

LITTÉRATURE
FRANÇAISE

Le roman au féminin

Page F 5



ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pacifisme et activisme

Page F 7

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

Hollywood et
Washington,
liaisons
dangereuses?

ANTOINE ROBITAILLE

Plusieurs pourfendeurs d'Hollywood — pensons au professeur Paul Warren, de l'Université Laval — semblent tomber, lorsqu'il est question de ce que Malraux appelait les « usines à rêves », dans le travers qu'ils reprochent eux-mêmes aux fameux studios: le manichéisme. Hollywood: « empire du mal ». Non seulement il incarne une perversion effroyable du septième art et une menace à la « diversité culturelle » mondiale, mais il agirait en collusion avec le Pentagone pour endoctriner le bon peuple de l'oncle Sam. Hollywood n'a pas assez d'être Hollywood, il faut en plus qu'il s'adosse aux personnages éminemment sympathiques que sont Reagan, Rumsfeld, Bush et les autres.

Lorsque les journaux français se sont penchés — trop distraitement — sur Hollywood, le Pentagone et Washington, livre remarquable du chercheur français Jean-Michel Valantin, ce dernier raconte qu'ils ont vite sauté aux conclusions. Et les clichés ont plu, « liaisons dangereuses », « propagande », « chauffage à blanc des sentiments de peur », pour justifier toutes les agressions.

Collusions

Valantin ne nie certainement pas les collaborations entre les grands studios et le pouvoir politique, voire le renseignement. Sous sa plume, on est même effaré par certains faits: Roosevelt, en 1942, invite à la Maison-Blanche de grands cinéastes, tel John Ford, pour exiger quelque film qui aiderait à préparer les Américains à la guerre. En 1962, le tournage du *Jour le plus long* se fait avec l'aide logistique de l'armée. John Wayne, en 1965, vient de terminer le roman *Les Bérés verts* et écrit au président Johnson pour lui dire combien « il est important pour le peuple américain de comprendre les raisons de l'engagement américain au Vietnam ». Lui annonçant la production du film tiré du roman, il écrit: « Nous voulons le faire de façon telle que nous inspirerons une attitude patriotique aux Américains, un sentiment qui nous a toujours animés dans ce pays, dans les périodes de tension et de crise. » Par la suite, Johnson s'assurera que le Pentagone fournisse des hélicoptères et des conseillers, à hauteur de plusieurs millions de dollars. Plus récemment, le 11 novembre 2001, s'est tenue à Hollywood une réunion lors de laquelle les représentants des grands studios et le président du syndicat des acteurs, Jack Valenti, rencontrèrent Karl Rove, éminent conseiller politique du président Bush. « Le but de la réunion est la coordination de la politique étrangère américaine, dominée par la "guerre contre le terrorisme" avec les productions hollywoodiennes », écrit Valantin.

VOIR PAGE F 6: LIAISONS



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Pierre Vadeboncoeur
Dans
les pas de
Rimbaud

Il a tourné les talons de ses semelles de vent, fuyant du même pas la poésie qui l'avait jusqu'alors inspiré. La défection de Rimbaud des lettres françaises, au tournant de la vie adulte, n'a cessé de faire couler de l'encre depuis plus d'un siècle.

Aujourd'hui, c'est au tour de l'essayiste québécois Pierre Vadeboncoeur de se pencher sur la rupture mystérieuse de Rimbaud avec la poésie, dans un essai intitulé *Le Pas de l'aventurier*, publié aux Presses de l'Université de Montréal.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Tristan Tzara a dit de Rimbaud qu'il avait sorti la poésie du livre. Le poète n'a-t-il pas lui-même écrit, dans ses *Délires*: « La vraie vie est absente »? Cette vraie vie, ce n'était donc pas la poésie, qu'il maîtrisait en virtuose. Mais étaient-ce plutôt les plaines d'Abyssinie, comme on appelait alors l'Éthiopie, où le poète est, un temps, devenu photographe?

Dans son amour de la poésie, Pierre Vadeboncoeur a pris plaisir à relire l'œuvre de Rimbaud et à s'inspirer de la biographie du poète écrite par Jean-Luc Steinmetz.

« Le désintéret que très vite il manifesta à l'égard de sa création, son obstination à traverser la vie avec une rapidité qui a tout d'une urgence, ont contribué à le constituer avant tout en "personnage" défiant la littérature, et par certains côtés, la postérité », écrit Steinmetz au sujet de Rimbaud.

Dans *Le Siècle rebelle*, dictionnaire de la contestation au XX^e siècle, Jean-Michel Espitalier voit dans Rim-

baud celui qui, par sa désertion même, a ouvert la voie à toute la *beat generation*. C'est aussi son image d'adolescent rebelle, de mauvais garçon « toujours déjà parti », d'« ange vénéneux », reniant, sac au dos, famille et sédentarité qui a inspiré les générations de voyageurs qui ont suivi.

Pourtant, le poète, qui espérait « arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens », a véritablement abandonné la poésie. A son ami Delahaye, Rimbaud dit en 1879 (il avait 25 ans), au sujet de la littérature: « Je ne pense plus à cela ». Ensuite, c'est le silence...

Mais Rimbaud aimait-il la poésie, d'abord et avant tout? Et Rimbaud aimait-il, tout court?

C'est la question que Vadeboncoeur pose. Car, selon lui, le mépris de Rimbaud pour la chose littéraire était présent avant même qu'il ne soit consommé.

« Il n'y aurait donc pas eu de rupture. La rupture, la négation auraient été au cœur de l'œuvre, et déjà la fin dans le commencement », écrit-il. Et ce mépris, cette hauteur qui était le fait de Rimbaud dans la vie de tous les jours, pour-

rait bien être aussi le sentiment que lui inspire la littérature.

En fait, à travers Rimbaud, Vadeboncoeur interroge: « À quoi bon écrire? ». Et il présume, puisque nous sommes condamnés à présumer, que Rimbaud, qui cherchait par-dessus tout la réalité, ne pouvait la trouver dans la littérature, qui compte toujours une part d'artifice. « Rimbaud est trop réel et d'une nature trop méprisante pour ne pas faire la différence [entre la réalité et la littérature], écrit-il. Son orgueil était le moyen de son humilité. Je crois qu'il percevait la tromperie de toute littérature en la jugeant de haut — la sienne pour commencer. »

C'est la voie du réel qu'il aurait choisie, ou plutôt celle du voyage, dans une quête qui l'a sans doute laissé toujours inassouvi. N'est-il pas mort, alors que, en France, paralysé sur un lit auprès de sa sœur, il rêvait encore de se réembarquer pour l'Afrique?

« J'ai appris à connaître Rimbaud en

VOIR PAGE F 6: VADEBONCOEUR

La première biographie sur Raël
réalisée par le journaliste Martin Bisailon.
Un document-choc!

LES INTOUCHABLES ONT 10 ANS. PLUS DE 1 000 000 DE LIVRES VENDUS. WWW.LESINTOUCHABLES.COM

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Un requiem pour la fin d'un monde

SUZANNE GIGUÈRE

Le style anxieux, âpre, au coloris à la fois sauvage et minutieux du tableau d'Egon Schiele (*Quatre arbres*) qui apparaît sur la couverture de *Lélie ou la vie horizontale* laisse présager un climat romanesque fortement expressionniste. Il nous renvoie aussi à un lieu géographique, celui où se déroule l'action du roman: la taïga québécoise, «ce pays plat à sols d'eskers du bouclier laurentien, là où rien n'arrête les regards, où l'œil se faufile entre les arbres rares pour atteindre des horizons mal définis que surplombent des ciels mauves, plaqués à la spatule au-dessus des têts et des moraines, des ciels gris et blancs que des enfants auraient barbouillés à la gouache».

L'écrivain sagueen Alain Gagnon s'est glissé discrètement dans le paysage littéraire québécois il y a plus de vingt-cinq ans. Prolifique et éclectique (poèmes, nouvelles, contes, romans, adaptations radiophoniques), il a finalement attiré l'attention des critiques en 1995 avec *Sud*, où il proposait une vision très personnelle de l'Amérique, *Thomas K.*, en 1997, et *Almazar dans la cité*, en 1999, une relecture parodique du *Don Quichotte* de Cervantes.

Entrer dans ses romans, c'est accepter d'être déstabilisé à la fois par un imaginaire gothique, mélange de noirceur et d'excès, et quelque chose d'indéfinissable, proche du moelleux. Dans la descente aux enfers familiale que raconte *Lélie ou la vie horizontale*, la poésie vient tempérer la fureur de certaines pages. Les brumes passent, elles effacent et recréent les paysages, la clarté insistante du Grand Nord en été, les ciels mauves sur le fil de l'ho-

rizon, le roulis de la vague sur le sable chassent l'angoisse existentielle des regards.

Descente aux enfers

Dans ce pays de forêts et de mines fouetté par les vents salins de la baie James, deux familles sont liées par une parenté commune antérieure. D'un côté, les Gelder, d'origine alsacienne, propriétaires de la scierie, des gisements miniers et de la moitié de la ville. Mercantile et sans scrupules, la famille a bâti sa fortune en partie sur le vol. De l'autre côté, les Siteu, une famille amérindienne, sont à leur service depuis des générations. Aude Siteu, sorte de femme totemique au centre du récit, réussira, en se prostituant, à mettre la main sur l'empire financier des Gelder. Dans sa démence sénile, Médéric Gelder écarte ses fils qui se font menaçants. Dans une scène d'une extrême violence, il émascule le plus vieux. «C'est l'enfer, vous savez.» Cette petite phrase résume à elle seule le climat délétère du récit familial. Dans ce monde décadent que décrit l'auteur, l'horizon reste fermé à toute rédemption ou renaissance. «Nous voilà rendus au sol», ce vers désespéré de Rimbaud trouve ici sa pleine résonance. L'horizontalité de la vie, «sans transcendance», sans repères spirituels ou éthiques. Le fil rouge de ce livre.

On retrouve un peu du Mississippi de Faulkner ou du monde de Griffin Creek d'Anne Hébert, en plus brutal, peut-être, écrit l'éditeur à propos du roman. Comme dans les grands récits familiaux du romancier du Sud, une ombre noire accompagne ici chacun des personnages. Débousso-

lés, déracinés émotivement, pétrifiés dans leur mal, ils ne connaissent que les déguisements du sexe et de la mort. Une sexualité brute, chargée de «plaisirs acides». Quant à Anne Hébert, Alain Gagnon a certainement été inspiré par la véhémence du désir qui traverse toute son œuvre, notamment *Kamouraska*, son roman de fureur et de neige.

Pour faire jaillir la lumière

Écrivain chevronné, Alain Gagnon réussit à maintenir une intensité dramatique dans la succession des tableaux, les monologues intérieurs, le jeu de plongée dans le passé et l'éclatement temporel du récit. Par contre, son style elliptique exige l'attention permanente du lecteur. Les liens entre les scènes ou les personnages ne sont pas toujours perceptibles.

Que penser d'un roman si peu réjouissant, aux «odeurs prononcées du végétal qui pourrit», me demanderez-vous? D'un roman qui a pour seule ligne d'horizon la désespérance? Dans la livraison d'automne du journal *Le libraire*, Sergio Kokis — dont nous commentons *Les Amants de l'Alfama* samedi dernier — dit que, «pour faire éclater de lumière les couleurs d'un tableau, il faut que celles-ci partagent l'espace avec beaucoup de noir».

Et si, paradoxalement, *Lélie ou la vie horizontale* traduisait le souhait d'une humanité nouvelle?

LÉLIE OU LA VIE HORIZONTALE

Alain Gagnon
Triptyque
Montréal, 2003, 127 pages

ROMAN

Subconscient du Nouveau Monde

CATHERINE MORENCY

Depuis que les Éditions L'Instant même nous l'ont fait connaître en 1995, Douglas Glover s'est forgé un petit lectorat au Québec. Ontarien de naissance, il a surtout publié dans sa langue natale, mais après deux traductions québécoises plus que convaincantes (*Le Rédempteur* et *Le Récit de voyage en Nouvelle-France de l'abbé peintre Hughes Pommier*), Boréal prend la relève et nous donne son troisième livre en français.

Ici encore, nous retrouvons un auteur fasciné par les zones d'ombre qui ont échappé à l'histoire ou que les sources officielles ont tout simplement préféré taire. Lecteur invétéré des récits rapportés de Nouvelle-France, Glover puise à toutes les sources afin de nourrir un imaginaire qui ne se contente pas plus de la matière contenue dans les relations des missionnaires que dans les comptes rendus des voyages de Cartier.

Cette fois, c'est le nébuleux destin de Marguerite de la Roque, nièce du sieur de Roberval, qui sert de tremplin — et de nourriture — à la fiction. Afin de sauver son honneur et ce qui lui reste de vertu, la jeune frivole est trimbalée dans le Nouveau Monde par son oncle, un ardent calviniste nommé lieutenant-général au Canada par un roi craignant la dissidence au sein de l'Église. Le diplomate profitera de sa mission colonisatrice pour convertir la furie à des valeurs plus nobles que celles avec lesquelles elle fraya en France jusqu'alors.

Toute chaotique que soit la traversée en mer, elle ne suffira pas à ralentir les ardeurs de la pêcheuse impénitente, qui finira par servir d'exemple pour la compagnie: mortifié par les mœurs légères et l'incorrigible assurance de la môme, Roberval lui concocte un sort sur mesure. «Que faire d'une fille à la tête dure?», ironise Marguerite en apprenant le sort qui lui est réservé. «La tuer, la mutiler, lui amputer des membres, lui jeter de l'acide au visage, lui arracher les yeux, lui raser le crâne,



Douglas Glover

la mettre dans un bordel ou au couvent, ou simplement l'engrosser et l'épouser. Mieux encore, l'abandonner sur une île déserte, de crainte que son mécontentement ne se propage aux autres filles ou même aux hommes, lesquels sont généralement imperméables. La tenir éloignée des boutiques et des livres et des miroirs et des amis et des amants. L'oublier.»

Larguée sur «un fief, un duché ou, si vous préférez, un avant-poste colonial» avec son amant et sa nourrice, Marguerite se prépare à devenir une héroïne bien insolite. Dans ce «[...] nouveau territoire où [elle] aura tout loisir de purger enfin [son] âme de [son] dévergondage éhonté» — charmant écueil nommé l'île aux Démon par Cartier et son équipage —, elle sera confrontée à un destin plus haut en couleur que celui de toutes ses contemporaines rassemblées. De la perte de ses deux complices à

son accouchement solitaire dans l'indigence absolue, il n'y a qu'un pas: advient ensuite le long récit de la survie d'une femme parmi les bêtes.

Comme l'indique le titre, la figure de l'ourse constitue un repère fondateur dans le roman. Glover s'inspirant de la polysémie contenue en elle pour explorer la gamme d'influences que peut avoir la vie sauvage sur l'évolution physiologique et psychique d'une femme. Vulnérable et désœuvrée, en proie aux inépuisables menaces d'une nature qu'elle apprivoise au fil d'expérimentations prescrites par sa seule intuition, l'ingénue deviendra simultanément «un paysage de désir», la mère d'un bébé-poisson et le siège de l'âme ourse dans sa configuration la plus large (à la fois animale et astronomique).

Habile concoction romanesque que ce *Pas de l'ourse*, dans laquelle merveilleux, satire, poésie et drame de mœurs interviennent tour à tour pour alimenter une imagerie collective qui tient finalement plus de la fable que de la reconstitution historique. Malgré quelques longueurs (presque atténuées par la qualité de la traduction), Glover livre ici une fresque où chimères et héros se disputent un trône qui n'a rien du piédestal, rappelant que le sol qui nous porte ne s'est pas fait que sur des vertus. Il est aussi nourri de crimes, d'immondices et du tribut des bêtes.

LE PAS DE L'OURSE

Douglas Glover
Traduit de l'anglais (Canada) par
Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal
Montréal, 2003, 265 pages

Faire le singe

LES MISÈRES DE BANANE

Jésus K.
Lancôt éditeur
Ottawa, 2003, 144 pages

CHRISTIAN DESMEULES

M. Limebarro, «d'ascendance italienne mais de descendance incertaine», modeste gardien de zoo municipal, découvre que le gorille dont il a la charge est en réalité un être humain. Dans l'univers ubuesque qui est le sien, cette découverte surprenante tourne rapidement au scandale: «Cet imposteur aurait vécu sans travailler depuis plusieurs années, sinon plusieurs décennies.»

Le procès intenté au faux gorille (surnommé Banane) pour usurpation d'identité, détournement de fonds et fausse représentation tourne rapidement à la cage aux folles. Un cirque médiatique qui culmine lors d'un «témoin important» de l'affaire sera appelé à la barre: Maître Tranchemontagne, qui n'est évidemment pas avocat et qui n'est autre que le véritable gorille qui a vécu en société toutes ces années sans jamais avoir été inquiété. Après quelques tours de passe-passe, beaucoup de bruit et l'acquiescement de l'accusé, rassurons-nous, les deux «hommes» vivront heureux.

Humour absurde

Des pages et des pages d'humour absurde, où on assiste par exemple aux hésitations existentielles du marteau (qui s'appelle tantôt Norbert, tantôt Nestor) de Monsieur le juge: «Nestor le marteau, tout pimpant, s'animait à tester le nouveau bureau, bien plus résistant que l'ancien et dont la résonance s'avéra être une tierce mineure plus aiguë que celle de son prédécesseur. Nestor jubilait donc, car les marteaux jubilent parfois, croyez-moi.»

Facétie, rigolade, effleurement, divertimento sans réelle substance, *Les Misères de Banane* est le deux cent quarante-huitième ouvrage paru chez Lancôt éditeur. Une critique sociale



Illustration de Sonia Léontieff pour *Les Misères de Banane*.

noyée sous les culbutes, les rires gras et les prouesses narratives, qui, pour reprendre une expression de l'auteur, «tourne autour du vide».

L'éditeur nous assure avoir rencontré celui qui «se prétend» être l'auteur. Grand bien lui fasse. Il aurait aussi dû nous dire que ce Jésus n'était pas un messie.

**Vous êtes cordialement invités
aux entretiens-causeries
avec Daniel Pennac :**

le dimanche 5 octobre à 16h00 à la librairie Renaud-Bray,
succursale Champigny,
4380, rue Saint-Denis à Montréal (514) 844-2587

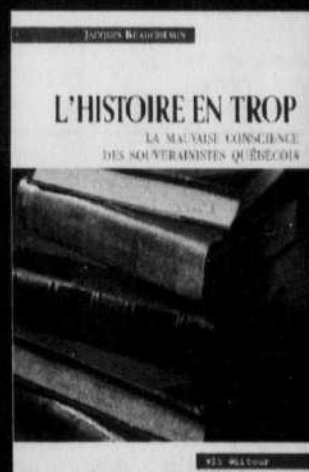
le mardi 7 octobre à 12h00 à la librairie Alire,
825, boulevard Saint-Laurent Ouest à Longueuil (450) 679-8211

le mercredi 8 octobre à 17h00 à la Librairie GGC,
1567, rue King Ouest à Sherbrooke (819) 566-0344

le jeudi 9 octobre à 17h00 au Théâtre de la rue Saint-Jean
(anciennement La Bordée), 1143, rue Saint-Jean à Québec,
une présentation de la Librairie Pantoute
(418) 694-9748

Gallimard

Toutes nos félicitations
à Jacques Beauchemin



Lauréat du prix Richard-Arès 2003

vib éditeur

www.edvib.com

Les Presses de l'Université de Montréal

PRIX DE LA REVUE
Études françaises 2003

PIERRE VADEBONCOEUR

Le pas de l'aventurier
À propos de Rimbaud

114 PAGES • 14,95 \$

«L'essai de Pierre Vadeboncoeur interroge en profondeur l'énigme que demeure et demeurera sans doute à jamais Rimbaud. L'auteur se livre tout entier, avec une totale générosité, au travail de la pensée et se risque avec toute la force de son écriture dans ce que Rimbaud nous a légué de moins pensable: son interruption brutale et scandaleuse avec la poésie.»

Pierre Nepveu

LA CÉRÉMONIE DE REMISE DU PRIX
aura lieu dans le cadre de la grande fête des PUM,
le 28 octobre 2003 à 17 h 30, dans le Hall d'honneur
du Pavillon principal de l'Université de Montréal.

Pour information: 343-6933
ou sur le site des PUM: www.pum.umontreal.ca

Commanditaire du Prix: Transcontinental

PUM

Université de Montréal

LITTÉRATURE

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Dans l'espoir et la crainte des lendemains

DAVID CANTIN

À mi-chemin entre les annotations du journal intime et la fulgurance du poème, *Je m'en vais à Trieste*, de Nicole Brossard, fait écho à de nombreux passages. D'une ville connue à un endroit précis, ce recueil témoigne d'un enracinement devant les souvenirs d'un monde à l'abandon. Au cours des dix dernières années, l'auteur du *Désert mauve* a pris soin d'écrire ces textes en marge d'un périple littéraire autour du globe. Il en résulte une œuvre aussi discrète qu'attachante.

D'une toute autre nature que *Cahier de roses & de civilisation* (Éditions d'art Le Sabord, 2003) sorti le printemps dernier, ce nouveau livre de Brossard s'élaborait depuis un premier arrêt effectué à Tucson en novembre 1993: «*toujours nous étonner/ constamment la menace [...] le silence incapable de silence*». Ce leitmotiv annonce un départ, ainsi qu'une manière de suivre la trame inquiète du réel. On reconnaît ici l'écriture qui s'empresse de dire une joie libératrice ou encore une peur familière. De l'étonnement à la désillusion, ces poèmes se laissent prendre au jeu d'une existence à résoudre. Sans trop appuyer sur les tournures complaisantes, on imagine ce désir d'atteindre une fusion de la vie entre deux arrêts. À Vancouver, l'écrivaine s'empresse de répondre à soi-même avec une grande vulnérabilité: «*une forte odeur d'algues bleues et de silence / tous ces noyaux de lumière / qui font sombrer dans le plaisir / les clichés de lenteur et d'indiscrétion / il n'y a rien en toi aujourd'hui / qui accepte de souffrir*».

Je m'en vais à Trieste trouve, dans l'anecdote et la circonstance, une façon de retenir le temps à travers sa déroute. Il ne suffit pas ici de simplement dresser un inventaire banal des gestes comme des rencontres, mais plutôt de secouer «*du présent les pétales*». Nicole Brossard l'écrivait d'ailleurs, à la fin de décembre 1996, à Key West: «*la poète fabrique des phrases/ de fin du monde*».

de et de deuil». Telle une quête fragile de l'intime, ce livre tente de surprendre à sa façon la mémoire dans ce qu'elle retient de plus précieux.

Chez Pierre DesRuisseaux, la parole entre en dialogue avec cette solitude trop vaste qui éloigne les êtres. Comme le poète le dit lui-même, «*la parole silencieusement/ disloquée cherche par les mots notre manque à tous/ ces sentiments qui s'effritent/ dans le noir*». Du murmure à la confidence tragique, une voix rejoint l'autre. Dans *Personne du plus grand nombre*, l'œuvre de DesRuisseaux suit toujours cette ligne étroite entre le chemin de vivre et «*la raison des choses inépuisables*». Encore une fois, ce douzième recueil ne fait pas exception à la règle avec sa manière d'ouvrir une brèche devant l'existence achevée.

Presque naturellement, DesRuisseaux accompagne le brusque réveil des sens: «*Donne-moi ta mémoire/ les neiges et les brouillards rebelles/ c'est ici la fin du monde/ les mots magiques se détachent/ de l'arbre et des arcs-en-ciel/ j'ai revu le premier jour/ toutes les promesses dans/ le vent qui passe/ tu étais belle dans les mots/ les plus simples de tous les oublis*». Entre la fuite et l'illusion, cette poésie faussement narrative interroge une image qui revient sans cesse: «*Mais chaque matin/ nous reprenons/ le personnage que nous incarnons/ dans sa pesanteur*». On reconnaît là les traces d'une histoire à suivre.

JE M'EN VAIS À TRIESTE

Nicole Brossard
Écrits des Forges/ Éditions PHI/ Le bruit des autres
Trois-Rivières/ Luxembourg/ Limoges
2003, 180 pages

PERSONNE DU PLUS GRAND NOMBRE

Pierre DesRuisseaux
L'Hexagone,
coll. «L'appel des mots»
Montréal, 2003, 70 pages

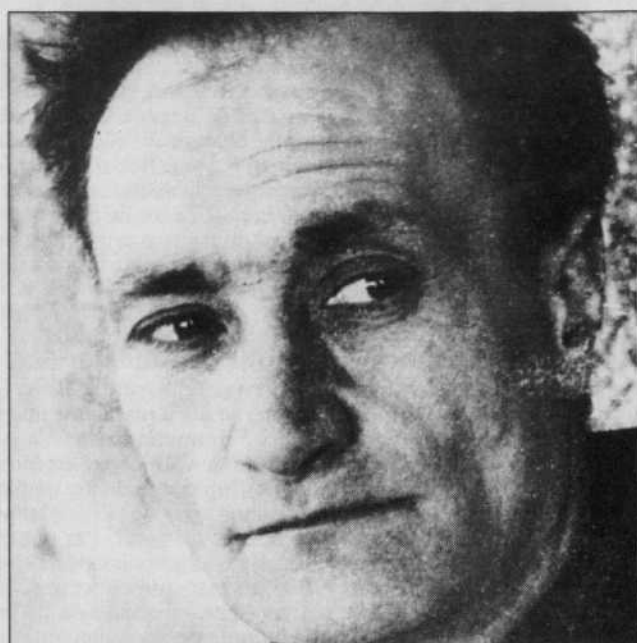
THIERRY
BISSONNETTE

D'avantage qu'une œuvre poétique, les écrits d'Antonin Artaud demeurent une arme formidable pour se libérer des idéologies qui guettent l'usager de la langue. Rompu au plaisir aristocratique de déplaire, dont Baudelaire avait le premier fait l'apologie, l'homme s'est refusé à faire de son écriture un agrément ou un divertissement, poussé par la souffrance physique à rechercher l'épreuve, l'exorcisme, la supplication, menant à son extrême cette volonté moderne de faire de la poésie une sorcellerie incantatoire, acte sacré débordant les limites du culte et des symboles figés. Et ce, sans exclure le farfelu qui peut facilement résulter d'une telle lutte contre le réel.

Au sortir de son internement à Rodez, quelques mois après la Deuxième Guerre mondiale, Artaud avait tenté une synthèse de sa théorie théâtrale et de ses explorations culturelles à travers un projet d'émission de radio, qui fut bel et bien réalisée, mais dont la diffusion avorta. *Pour en finir avec le jugement de dieu* heurtait probablement de façon trop abrupte un certain esprit français pour atteindre les ondes publiques, et il est surprenant que cet enregistrement ait pu subsister jusqu'à nous. Artaud mourant peu de temps après la censure, en 1948, il faudra attendre jusqu'en 1973 pour que l'émission soit finalement diffusée sur France-Culture. Heureusement, les versions discographiques se succéderont, dont la plus récente, faisant partie d'un coffret triple de documents araudiens, est à l'enseigne de l'éditeur marseillais André Dimanche.

La présente transposition en format de poche du tome XIII des *Œuvres complètes*, fruit d'une révision effectuée d'après les renseignements les plus récents, s'assor-

Artaud, encore



Antonin Artaud

SOURCE GALLIMARD

tit également d'une préface d'Évelyne Grossman qui souligne judicieusement le pont qui va de Rimbaud à Artaud. Alors que *L'Ombilic des limbes* figurait déjà dans la collection Poésie/Gallimard, on y retrouve maintenant les phases initiales et finales de ce parcours littéraire. Entre les deux, on comprend que quelque chose s'est dissous, qu'une conscience à multiplié ses fissures pour devenir perméable à diverses influences ésotériques, auxquelles la poésie vient offrir un curieux syncrétisme. C'est qu'Artaud, au sortir de sa rechute finale dans la chrétienté, n'a pas oublié Alfred Jarry ni les vertus du burlesque absolu, n'hésitant pas à célébrer les noces de l'absurde, de l'iconoclasme et du sacré. C'est pourquoi, dans le *Jugement de dieu* (avec un volontaire petit d), le Grand Être est à la fois juge et

jugé, criminel et victime, sans qu'on puisse trancher entre le nihilisme ou le mysticisme de l'auteur.

Théâtre, essai et poésie se confondent d'autre part dans ce texte radiophonique, lequel remonte au sens le plus organique du mot émission: celle du sperme, celle de la matière fécale, mais transcendées par l'émission de la voix-corps où se concentre le débat de l'être, puisque «*L'homme aurait très bien pu ne pas chier [...] mais il a choisi de chier / comme il aurait choisi de vivre / au lieu de consentir à vivre mort*». Est-ce à dire que la scatologie d'Artaud fonctionnerait comme une métaphore de l'alchimie? Vilain, cruel, le verbe s'expulse lui-même dans l'espoir de mettre fin à son non-être et de revenir à son aurore.

Il faut aussi prêter l'oreille à une telle vision apocalyptique de l'impé-

rialisme américain, dont une stratégie privilégiée consisterait, selon Artaud, en une exploitation industrielle du sperme juvénile qui, congelé, ouvre la voie à la fécondation artificielle en vue de l'élevage d'armées futures: «*Car de plus en plus d'Américains trouvent qu'ils manquent de bras et d'enfants, / c'est-à-dire non pas d'ouvriers / mais de soldats, / et ils veulent à toute force et par tous les moyens possibles faire et fabriquer des soldats / en vue de toutes les guerres planétaires qui pourraient ultérieurement avoir lieu, / et qui seraient destinées à démontrer par les vertus écrasantes de la force / la supériorité des produits américains*». À l'heure des manipulations génétiques et des croisades pétrolières, jamais les délires du fou de Rodez n'auront paru plus vraisemblables, malgré les déformations paranoïques qui traversent leur cours.

En plus des variantes et du dossier attenants à *Pour en finir*, on dispose dans ce volume du texte intitulé *Le théâtre de la cruauté*, non inclus dans l'émission, faute d'espace. S'y reformule le vœu d'un théâtre futur qui fuirait la représentation et le psychologisme afin de devenir contre-épidémie, instrument psychocorporel de guérison chamaniste, entre la catharsis antique et les rituels précolombiens. «*Le théâtre et la danse du chant, / sont le théâtre des révoltes furieuses / de la misère du corps humain / devant les problèmes qu'il ne pénètre pas*», écrit Artaud, décrivant d'ailleurs fort bien ce que ses versets tourmentés produisent chez le lecteur actuel.

ANTONIN ARTAUD
POUR EN FINIR AVEC
LE JUGEMENT DE DIEU
Poésie/Gallimard,
Paris, 2003, 232 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le Dieu serpent

LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Le 21 septembre dernier, 3000 personnes se sont réunies sur le site de Chichén Itzá dans l'espoir de voir se dessiner l'ombre d'un serpent en arrière-plan de la mystérieuse pyramide de Kukulkan. Deux fois l'an, aux équinoxes, l'ombre du soleil frappe la façade ouest de façon à faire apparaître l'animal mythique, un phénomène qui montre bien les connaissances astronomiques et architecturales sidérantes du peuple maya.

Chichén Itzá est réputée avoir été la résidence privilégiée du dieu-serpent Quetzalcóatl, dit aussi Kukulkan, le dieu conquérant à la barbe rousse. Captivée par la civilisation précolombienne des Toltèques, Lucie Dufresne a fait du mythe de Quetzalcóatl la matière première de

L'Homme-ouragan, son premier roman. Par le biais d'une fiction historique touffue et habilement documentée, l'auteure d'une thèse de doctorat sur les Mayas remonte le fil du temps jusqu'aux environs de l'an mil, sur les traces d'un prince devenu dieu.

Les incursions des Vikings en Amérique coïncident en effet avec l'apparition au Mexique d'un grand homme au teint pâle et à la barbe orangée. À la croisée des mythes viking, toltèque et maya, Lucie Dufresne remonte le parcours de cet homme énigmatique jusqu'en Terre-Verte. On y découvre un jeune homme aux multiples dons, Ari Eriksson, fils naturel du fameux Erik le Rouge et d'une puissante druidesse, Grimhild.

Membre d'un équipage parti à la recherche d'une nouvelle route menant chez les califes, Ari sera le seul, avec un esclave chrétien nommé Melkolf, à survivre au ter-

rible ouragan qui les fera s'échouer sur les côtes du Mexique. Reconnu par le guerrier Huemac comme l'incarnation du puissant serpent Quetzalcóatl, Ari est accueilli comme un dieu. Sa connaissance de l'écriture et de la métallurgie confirmera ses origines divines.

À l'instar des Rus, ces Nordiques qui se font mercenaires à Byzance, Ari se forge une nouvelle identité aux couleurs de Quetzalcóatl. Placé sous la protection de Mixcoatl, le roi de la puissante ville de Tollan consacrée au dieu-serpent, Ari est bientôt nommé prince sous l'appellation de Ce-Acatl Topiltzin Quetzalcóatl, le serpent ailé. À sa mort, le souverain lui cède sa ville, que l'Islandais fera prospérer de manière grandiose jusqu'à son exil forcé en terre itza, où il donnera un nouveau souffle à la décadente Chichén.

Ses succès militaires, ses richesses et son allure feront d'Ari

un homme à part, si bien que la ferveur envers Quetzalcóatl s'intensifiera jusqu'à ce qu'on confonde le dieu avec son prêtre. Passionnée par le destin de cet être mythique, Lucie Dufresne tisse la toile d'une saga puissante que sa plume parfois un peu lourde n'arrive heureusement pas à altérer.

Un regret demeure, cependant, à la lecture de cette formidable épopée vue par les yeux d'un Ari souvent complaisant envers le peuple qui l'a élevé au rang des dieux. À travers sa lunette étroite, voire manichéenne, le personnage clé de Lucie Dufresne montre en effet trop peu d'intérêt pour les motivations profondes de ses sujets, abandonnant au lecteur le soin de combler tous ses silences.

L'HOMME-OURAGAN
Lucie Dufresne
VLB éditeur
Montréal, 2003, 525 pages

ÉCHOS

Arlette Cousture

(Le Devoir) — La maison Libre Expression vient de publier une réédition du roman d'Arlette Cousture, *Ces Enfants d'ailleurs*, dans la collection de poche «Zénith». En deux tomes intitulés *Même les oiseaux se sont tus* et *L'Envol des tourterelles*, l'auteur fait vivre ses personnages d'abord dans une Europe si triste que «*même les oiseaux se sont tus*». Puis, c'est à Montréal et dans les plaines du Manitoba que se poursuit cette aventure amorcée dans la Pologne de la Deuxième Guerre mondiale. Les deux tomes de la première édition remontent à 1992 et 1994.

Le sexe de la rue

(Le Devoir) — La rue. La drogue. Le sexe. Les meurtres. C'est la trame de fond de *Pute de rue*, un bref roman autobiographique de Roxanne Nadeau publié aux Intouchables. L'écriture au premier degré s'accroche, tant bien que mal, à exprimer la douleur d'une condition autant que de l'existence même.

Gabrielle Roy, aujourd'hui

(Le Devoir) — C'est le titre d'un livre bilingue qui a été publié aux Éditions des Plaines et qui rassemble des communications de plusieurs spécialistes de l'œuvre de la grande dame de nos lettres, dont Gilles Marcotte, André Brochu et Lori Saint-Martin. Vingt ans après sa mort, que doit-on retenir de l'œuvre extraordinaire de Gabrielle Roy?

PUL-IQRC

Transmission de la culture, petites sociétés, mondialisation

Sous la direction de
Jean-Paul Baillargeon

Collection
Chaire Fernand-Dumont sur la culture
dirigée par Fernand Harvey

2-89224-336-X • 294 pages • 25 \$



On se questionne beaucoup sur les effets de la mondialisation dans notre vie. Les questions les plus chargées d'inquiétude touchent plus précisément le domaine de la culture, qui semble le plus vulnérable. Les petites sociétés, telles le Canada anglais et le Québec, se demandent ce qu'il adviendra de leur identité et de leur capacité de création et de rayonnement. Seront-elles emportées dans le tourbillon de l'uniformisation, de la mise en marché d'une culture mondialisée à saveur d'entertainment américain? N'y aura-t-il désormais que ce type de culture, qui éclipse progressivement les autres, les rendant ainsi incapables de se transmettre?

Pour de plus amples renseignements
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

REVUE
possibles

A U T O M N E 2 0 0 3



VOLUME 27, NUMÉRO 4

Pour qu'un « autre monde » soit possible il faut, en plus du système mondial, changer les bases de l'économie de marché et de la science qui la fonde. En collaboration avec ATTAC-Québec, mouvement de plus en plus présent dans la société civile, ce numéro tente d'amorcer cette remise en question. Pour ce faire, il éclaire d'abord différentes facettes des ravages de la globalisation: transactions financières internationales, paradis fiscaux, fonds de pension, agriculture. Inspirés d'expériences du Brésil, de l'Inde, de l'Afrique et du Québec nous explorons ensuite des propositions alternatives susceptibles de déconstruire la science économique et de refonder la société sur un nouvel imaginaire.

LANCEMENT

LE SAMEDI 11 OCTOBRE À 17 H
au 7400, boul. St-Laurent, salle 245 (congrès d'ATTAC)

Abonnement

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____
Province _____ Téléphone _____
Occupation _____
Ci-joint chèque ou mandat-poste de 25 \$ pour un abonnement d'un an à compter du numéro

DOSSIER ATTAC-QUÉBEC

ATTAC: origine et nature d'un mouvement
ROBERT JASMIN
La taxe Tobin: efficace? applicable?
PIERRE AVIGNON et FRANÇOIS GOSSELIN
Le prétendu enrichissement boursier des fonds de retraite et autres fabulations
RAYMOND FAVREAU
Les paradis fiscaux
NORMAND MOUSSEAU
L'agriculture prise au piège de la globalisation
JACQUES B. GÉLINAS

ESSAIS ET ANALYSES

En route vers une troisième voie.
Le modèle québécois de développement économique
OLIVIER DE CHAMPLAIN et JEAN-PIERRE DUPUIS
Une alternative pour le Brésil?
PIERRE MOUTERDE
L'économie informelle en Afrique: la tradition contre la pénurie
LAMINE DIEDHILOU
Amartya Sen: le débat sur la pauvreté contemporaine
MARIE-CLAUDE ROSE
Pour une juste répartition de la richesse: le crédit-troc
MIVILLE TREMBLAY

POÉSIE ET FICTION

Jean de La Fontaine en capsules
MICHEL DE CELLES
Le voyage d'Amundsen
BENOÎT PAIEMENT
Étreintes élégiaques et autres poèmes
ROXANE BERNIER

CE NUMÉRO: 8 \$
CE NUMÉRO PAR LA POSTE: 10 \$
Abonnement individuel: 25 \$
pour 2 ans: 45 \$
Abonnement de soutien: 40 \$
Abonnement institutionnel: 40 \$

Revue Possibles
5070, rue de Lanaudière
Montréal, Québec H2J 3R1

LITTÉRATURE

L'écriture du roman au féminin

GUYLAINE MASSOUTRE

Beaucoup de femmes publient des romans cet automne. Nécessité sociologique ou rattrapage nécessaire? S'il est au roman un fidèle public de lectrices, il ne va pas de soi qu'un arrivage sous le signe des genres force le passage d'une parole neuve, d'une différence antagoniste ou complémentaire, ni de ce «*jeu continu*» des substances mâle et femelle, dont le biologiste Wilhelm Fliess, ami de Freud, disait qu'il «*produit l'énergie de toute vie*».

Bien sûr, il y a Lydie Salvayre, toujours brillante et forte de son *Passage à l'ennemie*, qui ne craint ni l'exaltation verbale ni les mauvais genres (policiers, pastiches, parodies...) pour fustiger la sottise, et Catherine Lépront, avec sa grande fresque *Des gens du monde*: ces livres sont solidement bâtis, sans artifice autre que le réglage des instruments avant l'attaque orchestrale. Le ton est juste; la note, tenue; les voix internes, coordonnées: l'écriture y sert la subversion de l'ordinaire et du cliché, sans laquelle il n'est pas d'art qui vaille.

Dans le trafic de la rentrée, la comparaison s'impose. Orienter la lectrice, puiser le marché fourni du livre y invite, c'est voir où sont les rochers imperturbables auxquels l'énergumène un peu trop rêveur — «*ces patientes devenaient mes personnages tandis que je m'introduisais en fraude dans les méandres de leur cerveau*», écrit le narrateur de Dominique Muller — accroche son entêtement imperturbable à transformer la brume des flots et leur colère en mots.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Un désordre sans loi

Régine Detambel. Dominique Muller. Laurence Cossé. Stéphanie Janicot. Elles s'appliquent différemment au roman. L'une avec légèreté, en pourchassant la transparence. L'autre avec la brusquerie et l'immédiat coup droit du boxeur qu'elle présente. La suivante avec la certitude du savoir-faire des bonnes recettes, celles qui marchent à tous les coups. La dernière a mis des ingrédients dans une éprouvette et a laissé faire les hasards de la chimie.

S'il faut avoir de l'esprit — un bon mot, une phrase qui s'élève et qui tombe joliment —, tous ces livres suffiront à la détente. Le plus joli — la plus experte —, c'est Detambel, qui signe *Mésanges*, avec plus de 25 titres en 13 ans de publication. L'histoire est banale, jetable instantanément, mais le ton capricieux, la fantaisie souple et le frou-frou des étoiles y projettent une étour-

derie de vivre à laquelle il n'est pas bon de croire mais de rêver. Superficiellement distingué.

Dominique Muller a la plume froide et manie volontiers le couteau acéré. Elle a autant écrit des romans policiers que décrit les méfaits de cette même attitude chirurgicale entre les murs clos d'un foyer. Dans *Les Malgré-nous*, un roman qui se veut plus substantiel que jamais, elle a versé son laconisme dans une partie dont les règles tiennent à des humeurs cachées. Lire, c'est aussi tirer les fils à soi; mais dans *Les Malgré-nous* — un beau titre qui résiste —, les joueurs ont l'air de se promener sur un échiquier dérangé. Les mots, un peu trop voyants, font des rayures aux zébrures qui les endossent. On est abasourdi par leurs trépidations. Tout est indice d'un crime affreux. Mais le langage ici, seul instrument dangereux, ne laisse qu'une surface à empoigner. Hélas, le flot s'échappe, irraisonné. Descente irréversible vers de trop courantes banalités.

Le 31 du mois d'août, de Laurence Cossé, porte un bien joli titre, écho d'un certain 32 décembre de la dernière bande dessinée d'Enki Bilal. Ces gens-là ont du temps à revendre, à moins que, dans d'autres espaces, le langage ne cherche à refaire des traces possibles d'une espèce inconnue. Cossé écrit beaucoup. Pas de miracle! Le roman populaire se porte bien, sous l'étiquette sobre, au profil trompeur, de la NRF qui, néanmoins, livre des œuvres magistrales sous d'autres bandeaux. Qui veut vraiment savoir ce que cachait la tête folle au volant d'une petite Fiat Uno lorsque le chauffeur de Diana fit une embardée fatale dans une pile de

pont? Cossé l'a pourtant trouvée, propulsant à la gloire cette inconsciente fade qui voit miroiter son ombre en première page des journaux. La belle affaire! La piste des accidents ne manque pas de ressort, mais le manque d'humour dans le récit, au demeurant expert, fait pâlir la bonne étoile du roman. Accablément.

Quant à *La Constante de Hubble*, sous le nom de Janicot, il a la fraîcheur de ces petites étoiles — décidément au goût du jour — auxquelles on prête un parallèle entre la ronde des satellites et les tourments d'ici-bas. L'exercice périlleux consiste à bâtir un rempart de dialogues entre les contrariétés inscrites quelque part et l'écran qui les capte et les retourne Dieu sait où. Non, un roman n'est pas ce bavardage qui tient lieu de réponse aux grandes énigmes que confrontent toujours les équations.

MÉSANGES

Régine Detambel
Gallimard NRF
Paris, 2003, 150 pages

LE 31 DU MOIS D'AÔÛT

Laurence Cossé
Gallimard NRF
Paris, 2003, 221 pages

LES MALGRÉ-NOUS

Dominique Muller
Seuil
Paris, 2003, 347 pages

LA CONSTANTE DE HUBBLE

Stéphanie Janicot
Albin Michel
Paris, 2003, 349 pages

ROMAN IRLANDAIS

C'est arrivé près de chez vous

JOHANNE JARRY

L'histoire du roman *Dans la forêt*, treizième livre traduit en français de l'écrivaine irlandaise Edna O'Brien, est inspirée d'un fait divers. Dans un bois, tout près d'un petit village irlandais, on a trouvé deux voitures calcinées, puis quelques jours plus tard le cadavre d'une femme et celui de son enfant, ainsi que celui du curé de la paroisse voisine. Les policiers ont soupçonné Brendan O'Donnell, en liberté surveillée depuis son retour d'Angleterre, d'être responsable de ces crimes. Les preuves permettent l'accusation, le jugement et l'interdiction. Une année plus tard, le jeune homme est retrouvé mort dans une cellule de l'hôpital psychiatrique où il purgeait sa peine.

Dans son roman, Edna O'Brien dote le personnage du meurtrier d'une enfance chargée. À dix ans, il bascule presque dans la folie quand il apprend la mort de sa mère, la seule à le protéger des coups du père. Peu de temps après, l'enfant affirme que c'est pour se défendre qu'il a volé un fusil, mais son père et d'autres du village pensent qu'il veut tuer. Ce qui est peut-être un malentendu lui vaut d'être interné dans une maison pour délinquants, où il est victime d'agressions physiques et sexuelles. Il en sera ainsi pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il apprenne à se faire craindre.

Jeune homme, il rentre au pays après avoir séjourné dans un centre de redressement en Angleterre. Le village est terrorisé; on sait de quelles vengeances il est capable.

L'homme erre en forêt, y retrouve un ancien repaire: une belle femme rousse et son enfant y habitent. Il les épée, rêve d'aimer la femme, puis, repris par son délire, la déclare dangereuse diabolique. À éliminer.

Rendu par une traduction convaincante, ce roman d'Edna O'Brien donne forme aux déséquilibres et aux mouvements intérieurs d'un jeune homme traumatisé par la mort de sa mère. Est-ce ce qui explique ses crimes? L'histoire que propose la romancière ne prétend pas répondre à la question. Mais sa version des faits laisse entendre, entre autres, que le meurtrier n'est pas seul responsable. La violence qu'il a subie et côtoyée et la lâcheté des villageois jouent un rôle dans le déroulement du drame. Toutefois, dans la fiction comme dans la réalité, le mystère demeure entier: on ignore ce qu'ont vécu les victimes et ce qui a poussé un jeune homme à tuer.

Sans s'inscrire dans le genre suspense, le roman *Dans la forêt* conviendra plus particulièrement au lecteur que les intrigues superficielles des polars d'été ennui. Mais celui qui voudrait découvrir l'œuvre de cette écrivaine empruntera un autre chemin; celui du recueil de nouvelles *Un cœur fanatique* est tout à fait indiqué.

DANS LA FORÊT

Edna O'Brien
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Pierre-Emmanuel Dauzat
Éditions Fayard
Paris, 2003, 308 pages

LA PENSÉE FÉMINISTE AU QUÉBEC

ANTHOLOGIE, 1900-1985

MICHELINE DUMONT ET LOUISE TOUPIN



Cette anthologie démontre que le féminisme ne se résume pas à l'obtention du droit de vote et aux revendications turbulentes des années 1970.

Une sélection impressionnante de documents illustre le parcours de la pensée féministe et l'évolution sociale et politique au Québec.

La pensée féministe au Québec, une véritable invitation à relire notre histoire.

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

Récit

XYZ éditeur



Violée par mon père, oui.
Et je ris souvent!

coconoix
goodbye
canal 10

récit

104 p. • 15 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Librairie Renaud-Bray

VOX POPULI, VOX DEI

Palmarès des ventes
24 au 30 septembre 2003

1	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥	- Booker Prize 2002	Y. MARTEL	XYZ éd.	7
2	B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE		UDERZO/GOSCHWY	Albert René	5
3	Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME ♥		G. CORNEAU	L'Homme	3
4	Biographie Qc	JE SUIS UN BUM DE BONNE FAMILLE		J.-F. BERTRAND	L'Homme	2
5	Roman	LE PETIT COPAIN		D. TARTT	Plon	2
6	Psychologie	GUÉRIR ♥		SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	24
7	Roman	DANSEUR ♥		C. MCCANN	Belfond	2
8	Polar	SHUTTER ISLAND ♥		D. LEHANE	Rivages	3
9	Roman Qc	ADIEU, BETTY CROCKER ♥		F. GRAVEL	Québec Amérique	3
10	Roman	ANTÉCHRISTA		A. MOTHOMB	Albin Michel	9
11	Roman	LA NOSTALGIE DE L'ANGE ♥		A. SEBOLD	Nil	5
12	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1 ♥		A. BRASHARES	Gallimard	66
13	Horreur Qc	SUR LE SEUIL		P. SÉNÉCAL	Alire	5
14	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	- Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada	50
15	Roman	WINDOWS ON THE WORLD		F. BEIGBEDER	Grasset	6
16	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥		E. TOLLE	Ariane	155
17	Roman	ONZE MINUTES ♥		P. COELHO	Anne Carrière	20
18	Guide Qc	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC ♥		SICARD/LAMORELUX	Fides	123
19	Essais	MAL DE TERRE ♥		H. REEVES	Seuil	22
20	Polar Qc	INDÉSIRABLES		C. BROUILLET	la courte échelle	15
21	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥		J. SPENCER	Michel Lafon	147
22	Essais Qc	LE TEMPS DES BIRQUETTES		A. PRATTE	vib éditeur	2
23	Fantastique	HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX ♥		J. K. ROWLING	Raincoast	15
24	Essais Qc	BOYCOTT !		S. PROULX	les Intouchables	3

Assistez à une rencontre

avec

DANIEL PENNAC,

animée par Danielle Laurin

Profitez de l'occasion pour obtenir une dédicace.

le dimanche 5 octobre de 16 h à 17 h 30

Succursale Champlain, 4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

25	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS		A. COUSTURE	Libre Expression	26
26	B.D.	ALBUM SPIROU, t. 271		COLLECTIF	Dupuis	4
27	Psychologie Qc	PETITS MAIS FUTÉS		LAMARCHE / BEAUCHEMIN	L'Homme	6
28	Roman	L'IGNORANCE ♥		M. KUNDERA	Gallimard	22
29	Actualité	LE MONDE SECRET DE BUSH ♥		E. LAURENT	Plon	17
30	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - La deuxième été		A. BRASHARES	Gallimard	16
31	Jeunesse	LES ROSES ANGLAISES		MADONNA	Scholastic	3
32	Psychologie Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ		P. MORENCY	Transcontinental	47
33	Métemité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition ♥		L. LAMBERT-LAGACE	L'Homme	214
34	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS		COLLECTIF	Fides	88
35	Cuisine Qc	MUFFINS ET PETITS GÂTEAUX ♥		COLLECTIF	L'Homme	25
36	Polar	ORIGINE SUSPECTE		P. MACDONALD	Albin Michel	5
37	B.D.	KID PADDLE, t. 8 - Paddle... my name is Kid Paddle		MIDAM	Dupuis	42
38	Spiritualité	TELOS, t. 2		A.-L. JONES	Ariane	6
39	Cuisine	THE ULTIMATE WEIGHT SOLUTION		P. MCGRAW	Simon & Schuster	2
40	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC		D. PENNAC	Gallimard	19
41	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE ♥		COLLECTIF	Marabout	75
42	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥		T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	141
43	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR S'AMUSER (Juni & Co) ♥		H. MAJOR	Fides	49
44	Roman	LE BAL DES LOUVES, t. 1		M. CALMEL	XO éd.	20
45	Biographie	CESAR IMPERATOR ♥		M. GALLO	XO éd.	20

♥ : Coup de Cœur RB

Nouveauté entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.



24 succursales au Québec

www.renaud-bray.com

Félicitations à Joseph Yvon Thériault



CRITIQUE DE L'AMÉRICANITÉ

Mémoire et démocratie au Québec

Lauréat du
Prix Richard-Arès
2002

Critique de l'américanité
Mémoire et démocratie au Québec
Le premier portrait critique
de la pensée contemporaine de
l'américanité québécoise.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

ESSAIS

LA CHRONIQUE

Les mondanités de l'existence ordinaire



Jean-Pierre Denis

Christopher Ross a beaucoup voyagé, notamment au Japon, en Iran, en Afghanistan, en Tanzanie, dans les Emirats arabes, en Australie. Il y a même travaillé (trafiquant de tapis orientaux à Dubaï, gardien de troupeaux à dos de chameau en Australie, jésuite dans une série télévisée au Japon), profitant de ses séjours pour y apprendre les langues. En soi, il n'y a là rien d'extraordinaire. D'autres que lui sont passés par là, y compris des commerçants. Ce qui le distingue sans doute du voyageur ordinaire ou du touriste culturel, c'est l'intensité et, surtout, la méthode de sa quête. Il a la tête philosophique. Il ne peut s'empêcher d'observer le menu et le futile de la vie sans en analyser les mécanismes, en décrire les fonctionnements, en tirer des leçons. Jusqu'à un certain point, c'est un moraliste. Mais un moraliste moderne pour qui la culture n'est déjà plus celle de son pays et qui a choisi la maxime de Kipling : « Qui ne connaît que l'Angleterre ne connaît pas l'Angleterre ».

Au début de la vingtaine, il rencontre quelqu'un qui va devenir son mentor et qui lui dit, « J'on ne s'égare jamais lorsque l'on est sur la voie droite ». Bien, se dit Ross. Mais à quoi peut bien ressembler cette voie dans un monde aussi complexe et confus que le nôtre? À vingt-six ans, quittant son emploi, il part à la découverte du monde, en quête de nouvelles expériences et, surtout, de sagesse. C'est peut-être là le véritable sens de sa démarche. Donner une âme, du sens aux expériences que nous vivons. Les questions allaient être nombreuses, aussi bien pratiques (comment se comporter au mieux dans diverses situations? De quels devoirs devons-nous nous acquitter? Est-il possible de découvrir le but et les possibilités d'avenir de notre vie?) que philosophiques (dans quelle mesure pouvons-nous affirmer que nous connaissons

quelque chose? Qu'est-ce que le réel?). Mais toujours dans le souci bien concret d'arriver à une connaissance qui puisse servir aux autres. Car c'est là l'autre point fort de sa démarche: accroître l'empathie envers ses semblables, donc son propre pouvoir de les percevoir, de les voir (au sens fort). « Vous attendez le bus à côté d'un saint mais vous ne possédez pas les facultés sensorielles nécessaires et vous ne voyez donc qu'une femme au foyer, un employé de bureau, un homme en bleu de travail ».

Dans cette approche qu'il qualifie volontiers de philosophique, c'est l'expérience qui domine, et non les connaissances livresques. Ou alors, cette connaissance qui nous vient des livres (c'est un lecteur boulimique) doit être éprouvée comme une « lumière », qui « rentre facilement mais est difficilement absorbée et retenue afin de transformer le lecteur ». Lire pour lire ou pour se distraire n'a aucun sens pour lui. Chaque expérience a pour but de nous transformer, et peut-être aussi un peu le monde...

Dans cette perspective, n'importe quel point de vue

est valable dans la mesure où il permet d'observer l'humanité dans ses gestes quotidiens et d'en apprendre quelque chose. Et pourquoi pas celui d'un gardien de métro à la plateforme 6 de la station Oxford Circus à Londres? C'est ce que Ross fit un moment pour gagner sa vie... et produire cette première œuvre, un récit de ses tribulations souterraines. Ce n'était pas son projet originel, mais lorsqu'il a raconté à des amis ce qu'il s'y passait, plusieurs lui ont suggéré d'en faire un livre. Le résultat? Un livre qui plaira certainement aux adolescents qui cherchent leur voie et aiment bien avoir des considérations « philosophiques » sur la réalité qui les entoure, ce qui leur donne généralement le sentiment de ne pas être assujettis par elle. « Lors de mes entretiens de recrutement, on m'avait demandé [...] si le port de l'uniforme me posait un problème et j'avais répondu "absolument pas", ce qui était un mensonge. L'uniforme a pour but de rendre les choses identiques extérieurement et si possible – en tablant sur l'effet psychologique – intérieurement aussi. C'est là quelque chose que je rejetais en tant que concept; néanmoins, je savais que le contenu importait plus que le contenant et qu'on ne risque rien tant que l'on résiste à la culture de la conformité qui va de pair avec l'uniforme. » Il n'y a bien sûr pas que l'uniforme qui gêne Ross. La vitesse, la précipitation de nos vies qui lui fait penser à ce peintre qui peignait à la hâte une porte pour la terminer avant qu'il n'ait plus de peinture dans son pot... « Quand cesserez-vous de vouloir améliorer votre qualité de vie et commencerez-vous à vivre? Une minute de vie n'est-elle pas aussi délectable et réelle que la suivante? » La domination de la parure dans nos sociétés, « qui a largement pris le pas sur le développement de la sensibilité esthétique », l'admiration des gens célèbres (« Pensons-nous que la renommée va de pair avec la va-

leur de celui qui en est auréolé? »), l'air fermé ou hostile que nous affichons souvent envers nos semblables (« Ne pourrait-on pas juger de notre degré de civilisation en considérant le nombre de fois où nous sourions à des étrangers, spontanément, sans crainte et sans attendre quoi que ce soit en retour? »), les mensonges de la publicité, l'accès universel à l'éducation qui n'a pas entraîné comme prévu « une plus grande liberté dans les apprentissages mais a créé une génération d'ignorants savants », ou encore cette idée que plus d'information entraînera de meilleurs apprentissages, que si l'éducation devient un jeu, l'envie d'apprendre augmentera, alors que, constate-t-il, aucune de ces hypothèses n'est vraie.

On pourrait multiplier ces exemples de propos tenus par notre philosophe en herbe. Ses idées ne sont jamais bêtes, bien que souvent communes. Elles ne sont jamais dépourvues d'un réel souci de comprendre le monde et autrui, bien qu'affectées d'un certain angélisme. Le problème, c'est qu'il s'agit ici d'écriture, de littérature. De ce point de vue c'est nul. Aucune recherche stylistique, aucun travail de la forme, aucune profondeur des mots. Il nous sert des idées (sommaires) et de l'information, tout le contraire du travail de l'écrivain. C'est là une tendance lourde de notre société qui affecte la vie littéraire en général et la déprime. Le malheur, c'est que nous avons de moins en moins d'outils pour en juger.

ORFORD CIRCUS, LA QUÊTE DE LA VIE RÉELLE

Christopher Ross
Traduction de l'anglais (Angleterre)
par Catherine Pageard
Édition Sully, 2003, 207 pages

VADEBONCŒUR

SUITE DE LA PAGE F 1

écrivain», dit l'essayiste Pierre Vadeboncoeur, qui se considère lui-même « un peu comme un étranger dans le monde des lettres », lui qui a passé la force de l'âge notamment à militer dans le mouvement syndical. « Je suis le premier surpris d'avoir écrit cela », constate-t-il.

Pourtant, Pierre Vadeboncoeur était un amoureux de la littérature dans ses jeunes années. Aussi, alors que son collègue et ami de l'époque Pierre Elliott Trudeau était un élève modèle, sur les bancs du collège Jean-de-Brébeuf, Vadeboncoeur était plus rêveur.

« Dans mes cours, je lisais Proust, au lieu d'écouter », se souvient-il. Quant à sa relation avec Rimbaud, elle est la mesure du doute qu'il entretient à l'égard du poète, concernant sa véritable capacité d'aimer.

« Il est prodigieux, mais si on parle d'attrance, il ne m'attire pas particulièrement », dit-il. Car Rimbaud, contrairement à Verlaine, dont il fut l'intense ami, n'est pas amoureux, soutient Vadeboncoeur. On sait d'ailleurs que la femme de Verlaine s'opposait souvent activement à la présence de Rimbaud aux côtés de son mari. « Verlaine s'impose immédiatement à ce propos », écrit Vadeboncoeur, au sujet des qualités de

cœur du poète qui transparaissent dans sa poésie. Il offre une illustration de ce qui au contraire se dérobe chez Rimbaud.

Or, selon Vadeboncoeur, « Rimbaud, s'il avait aimé, n'aurait peut-être pas rompu avec son art. Car l'écrivain qui aime, aime également dans et par son écrit ce qu'il aime; il éprouve le besoin de continuer d'écrire, qui est alors besoin de continuer d'aimer ainsi tout comme autrement ». Rimbaud, non-amoureux, et par conséquent, non-poète. Serait-ce la clé de l'énigme? Le mystère persiste, pour percer une fois pour toutes le désabusement qui s'annonce dans l'avant-dernière page d'une saison en enfer, sur laquelle se conclut l'essai de Vadeboncoeur.

« J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquiescer des pouvoirs surnaturels. Eh bien! Je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée », écrit Rimbaud. Un adieu qui allait être définitif.

Le pas de l'aventurier a remporté cette année le prix de la revue Études-Françaises, qui est accompagné d'une bourse de 5000 \$. Dans le passé, des écrivains comme Édouard Glissant et Gaston Miron ont aussi reçu ce prix.

Un pacifiste en Israël

André Chouraqui

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il a traduit la Bible et le Coran en français. Autrefois adjoint au maire de Jérusalem, il a ardemment milité pour la rencontre entre les religions juive, chrétienne et musulmane.

Rencontré à la Biennale internationale de poésie de Liège, en Belgique, André Chouraqui, à 82 ans, réitère ses idéaux de paix et de rencontre entre les religions, dans cette patrie d'Israël qui est désormais la sienne, où il vit en espérant qu'un jour le monde « devienne moins fou ».

Selon ce pacifiste convaincu, l'erreur fondamentale est celle que font tous les peuples en se sentant détenteurs de la terre sur laquelle ils vivent.

« Le drame, c'est de toujours se croire détenteur du pays que l'on

occupe », dit-il. Selon lui, il n'y a pas d'autre solution au drame israélo-palestinien que la création d'une fédération politico-religieuse qui réunirait les trois religions, juive, chrétienne et musulmane. « Jérusalem est à la fois juive, chrétienne et musulmane. C'est ce qu'il faut qu'elle devienne dans l'esprit de tout le monde », dit-il.

Alors que la guerre continue de déchirer la région où il habite, l'homme ne cesse pas pourtant d'être optimiste. « Bien sûr que c'est possible », dit-il, avant de reconnaître par ailleurs que, aujourd'hui, bien peu de gens partagent cette idée de fédération.

« Demain, ce sera la solution à toutes les rivalités », soutient-il. Il n'y

a pas d'autre solution. Ou on se battra et on disparaîtra tous ensemble, ou bien on acceptera la médiation de cette idée de fédération ».

Quand il était petit, André Chouraqui, juif originaire d'Algérie, croyait que son pays était un livre. Et ce livre, c'était bien sûr la Bible, cette Bible que son père et son grand-père connaissaient par cœur.

« En temps réel, nous vivions à l'heure de la révélation biblique, a-t-il écrit dans son autobiographie, L'amour fort comme la mort. La première langue dont nous apprenions l'alphabet était l'hébreu de la Bible, une langue à peu près morte avec notre royaume juéen depuis des millénaires: elle ne survivait que dans nos mé-

moires et la seulement. De la naissance à la mort, nous ne voyions le réel qu'à travers ce prisme biblique qui faisait de nous des hommes d'ailleurs ».

Or, la Bible, il l'a justement traduite, directement de l'hébreu, qui est aujourd'hui sa langue vivante, au français. Son travail a donné lieu à une interprétation nouvelle du texte, jusqu'alors essentiellement traduit du grec au français. Pour Adam, par exemple, on donnera une traduction littérale qui le nomme « Le Glébeux ». « Actuellement, les spécialistes disent que je suis le premier traducteur de la Bible qui possède l'hébreu et dont la langue vivante est l'hébreu », dit-il. Cette traduction était nécessaire, souligne-t-il, parce qu'« un texte vit dans sa langue. Quand le traducteur ne connaît pas la langue, cela fait un trou ».



André Chouraqui

LIAISONS

SUITE DE LA PAGE F 1

Alors, ça crève les yeux, non? Tout cela n'est que complicité, propagande. Hollywood – Mosfilm (énormes studios soviétiques inaugurés par Staline en 1931). « Ce serait un contre-sens que de défendre un tel point de vue », répond Valantin, docteur en études stratégiques. « Les grands studios et les autres ne sont pas des organes de communication d'État, insiste-t-il, et les grands films de sécurité nationale ne sont pas des œuvres de commande. Certains films peuvent correspondre, résonner, avec les grands courants idéologiques qui traversent Washington, les médias US et la société américaine. C'est inévitable, comme industrie, elle répond à une demande. Mais Hollywood est devenu un pouvoir en soi. À preuve, fait-il remarquer: en 1942, c'est Hollywood qui est convoqué à Washington. Mais en 2001, c'est Washington qui doit se rendre à Hollywood. Pour demander entre autres que « les studios ne réagissent pas excessivement au 11 septembre en évitant de produire des films dont

la problématique serait celle du choc des civilisations ». On choisira donc de différer la diffusion de La Somme de toutes les peurs et de Domage collatéral, jugés trop « sensibles ». On modifiera même le scénario du premier des deux. L'écrivain Tom Clancy, dans son roman, avait imaginé une attaque ourdie par des terroristes palestiniens. « Informé de ce projet, le Council on American-Islamic Relations (CAIR), lobby installé à Washington, s'en inquiète [...]. Prenant contact avec le studio, le CAIR apprend que le scénario a été corrigé: les terroristes arabes et islamistes sont devenus des néonazis européens qui cherchent à amener la Russie et les États-Unis à se détruire mutuellement ».

Selon Valantin, le « cinéma de sécurité nationale » ne compte que pour une fraction de la production cinématographique globale annuelle. Cependant, « en termes de budget, de moyens, de nombre de spectateurs, de notoriété nationale ou internationale, ils constituent certainement le secteur le plus dynamique de Hollywood ». Dans son livre, Valantin re-

voit chacune des époques de la production du « cinéma de sécurité nationale » en les mettant en lien avec les questions stratégiques de l'heure. L'exercice est lumineux: le cinéma, même non militaire – thriller, science-fiction, etc. – s'avère en constante dialectique avec les menaces perçues ou fantasmées. Après les œuvres patriotico-militaristes des années 50 et 60, la fracture du Vietnam viendra tout bouleverser. Le message devient souvent très critique à l'égard du militaire. Pour filmer Apocalypse Now, on a d'ailleurs dû louer des hélicoptères aux Philippines, l'armée américaine refusant de collaborer. Avec les années Reagan et l'idéologie « America is back », on eut droit aux Rambo et autres films visant à panser les plaies de la défaite de 1975. Reagan emprunte à Hollywood le nom de Star Wars pour promouvoir son « initiative de défense stratégique ». Par la suite, la hantise de la catastrophe nucléaire et des envahisseurs peuplent les œuvres. Après la chute de l'Empire soviétique, le cinéma s'emploie à identifier de nou-

velles menaces, dont la principale est le terrorisme.

Complexité et ambiguïté

Au fond, fait valoir Jean-Michel Valantin, « le « cinéma de sécurité nationale » américain rend compte de la complexité du rapport au monde des États-Unis, de la richesse du débat stratégique américain et des conditions dans lesquelles sont décidées les projections de force ». Ainsi, depuis le 11 septembre, « on trouvera aussi bien des films unilatéralistes et militaristes post-11 septembre, comme Black Hawk Down, que des films insistant sur l'aspect dangereux d'une montée en puissance non régulée du secteur technomilitaire, comme Terminator III ». À partir de son étude, Jean-Michel Valantin conclut que se révèle une ambiguïté fondamentale où ne cessent d'entrer en collision « l'image d'un État de sécurité nationale messianique (Armageddon, Independence Day) et [celle] d'un État risquant de basculer dans la tyrannie quand le système de « check and balances » est remis en cause (Treize jours, Clear and Present Danger) ».

Bref, selon Valantin, ce cinéma « participe au débat stratégique », à l'identification des menaces, mais, en même temps, « il produit aussi des fables de la puissance qui mettent en garde contre les égarements politiques et militaires qui risquent de se retourner contre la nation américaine ». Dans cette dernière catégorie, deux films sont à ses yeux très représentatifs, dont État de siège (1999), qui montre l'armée devenant tyrannique en combattant le terrorisme. Étirant un peu l'analyse, il interprète Minority Report (2002) comme un avertissement quant à la dérive possible d'un pouvoir cherchant à « promouvoir une doctrine « préemptive » en voulant sauver la société américaine du crime ».

Bref, le rôle du cinéma d'Hollywood aux États-Unis est moins unilatéral qu'on pourrait le croire et il s'apparente au fond aux fonctions qu'y remplit le religieux. Empiré du mal? Non. « Il procède au moins autant du « manufacturing fear » que du « manufacturing democratic debate », affirme Valantin.

HOLLYWOOD, LE PENTAGONE ET WASHINGTON

Jean-Michel Valantin
Autrement, « Frontières »
Paris, 2003, 208 pages

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Collection, Parcours pédagogiques

L'outil de référence essentiel des enseignants

CLÉ@TIC

L'éducation relative à l'environnement

GUIDE DE PLANIFICATION PÉDAGOGIQUE

STRATÉGIES ET COMPÉTENCES

VIVRE LE CONTE DANS SA CLASSE

CLASSE ACTIVE, ÉLÈVES MOTIVÉS

ÉCHEC EN MATH?

Harmoniser TIC et approches pédagogiques

Démarches et projets intégrateurs pour favoriser la réussite

Stratégies et compétences

Intervenir pour mieux agir

Vivre le conte dans sa classe

Pistes de découverte et exploitations pédagogiques

À paraître

Classe active, élèves motivés

Gérer sa classe par ateliers en intégrant les TIC

Échec en math?

Dépistage et intervention des élèves à risque au préscolaire et au 1^{er} cycle



www.hurtubisehmm.com

125

L'art de collectionner

125 ANS DE MÉCÉNAT À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

L'exposition se poursuit jusqu'au 16 octobre 2003

Centre d'exposition de l'Université de Montréal

Pavillon de la Faculté de l'aménagement

2940, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, local 0056

Métro Université de Montréal

Renseignements : (514) 343-6111, poste 4694

www.expo.umontreal.ca

Ouvert au public les mardis, mercredis, jeudis et dimanches de 12h à 18h.

Entrée gratuite

centre d'EXPOSITION

Université de Montréal

ESSAIS

Aux origines de mai 1968

Les «beaux bébés» gaulliens

MICHEL LAPIERRE

En 1945, au lendemain de la Libération, le général de Gaulle, plus que jamais conscient de la grandeur de la France et avide de mots historiques, lance aux Français, et surtout aux Françaises, un ardent appel, peut-être plus important que celui du 18 juin 1940. Au cours des dix prochaines années, il espère assister à la naissance de «12 millions de beaux bébés». Le prophète aux rêves ambitieux se trompe de peu. En douze ans, 10 millions de «beaux bébés» français verront le jour. Ils formeront la génération de Mai 68 et façonneront une France nouvelle où, ironiquement, le général, leur père inconnu, apparaîtra de plus en plus comme un personnage anachronique.

L'historien Jean-François Sirinelli est beaucoup trop sérieux pour croire que c'est le mot célèbre de De Gaulle qui a provoqué à lui seul une explosion démographique sans précédent dans l'histoire de la France. Cet esprit pénétrant, qui a écrit *Les Baby-boomers* pour scruter jusqu'en 1969 l'évolution sociale, politique et culturelle des Français nés entre 1945 et 1953, avoue qu'on ne peut déterminer l'origine précise du baby-boom dont cette génération est issue. Ni la fin de la crise économique des années trente, ni le Code de la famille promulgué par Daladier en 1939, ni la politique nataliste de Vichy, ni le repliement sur le foyer durant l'Occupation ne suffisent, selon Sirinelli, à expliquer que, dès 1943, on observe une légère augmentation de la natalité dans une France pourtant exsangue et assujettie. Les Trente Glorieuses, ces années de prospérité continue entre 1946 et 1975, ont certes favorisé le baby-boom jusqu'en 1953, mais Sirinelli ne leur attribue pas un rôle exclusif.

Ce qui préoccupe surtout l'historien, c'est l'ampleur, unique en Occident, du bouleversement historique qui a marqué la France des baby-boomers, ce cataclysme socioculturel presque invisible que Henri Mendras appelle la «Seconde Révolution française». L'augmentation considérable de la natalité, dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, n'était pas, comme le reconnaît Sirinelli, un phénomène exclusivement français. Mais, en raison de la dénatalité qu'avait connue la France entre les deux guerres, la proportion des baby-boomers dans la société y était plus importante qu'ailleurs. En 1968, un tiers des Français avaient moins de vingt ans. Sirinelli va jusqu'à parler d'une génération juchée «sur des échasses» pour nous rappeler l'influence qu'elle a eue sur la société.

idéologique et la nature politique du potentiel révolutionnaire de la génération soixante-huitarde. Ni le marxisme ni la pensée libertaire ne peuvent, selon lui, résumer l'esprit polymorphe de Mai 68. Sirinelli sait bien que cette révolte n'en constitue pas vraiment une. Ce n'est pas pour rien qu'on parle plus de contestation que de révolte pour définir un éventail d'attitudes de refus qu'on peut difficilement cataloguer. Sirinelli nous convainc d'emblée que Mai 68 était un phénomène social et culturel plutôt qu'un mouvement politique. Qui croyait vraiment que la jeunesse avait la force ou même l'intention de renverser la République? Si le général de Gaulle a soudainement disparu pour se rendre en hélicoptère auprès du général Massu, commandant des forces françaises stationnées en Allemagne, et laissé croire au monde entier qu'il allait concocter avec lui l'écrasement de la révolte, c'était

Sirinelli saisit mieux que quiconque l'opposition fondamentale entre l'esprit de la France traditionnelle et celui de la France nouvelle

pour opposer au théâtre inédit de ses «beaux bébés» ingrats son propre théâtre encombré par le poids des siècles. Sirinelli saisit mieux que quiconque l'opposition fondamentale entre l'esprit de la France traditionnelle, incarné sans étroitesse par un de Gaulle très sûr de lui, et celui de la France nouvelle, exprimé par une jeunesse inventive qui n'est pas à l'abri du désarroi. On aurait seulement aimé qu'il insiste davantage sur cette opposition qui révèle, à elle seule, la portée de Mai 68, «le mouvement le plus important de l'histoire sociale française du XX^e siècle», comme il le souligne avec justesse.

De Gaulle voyait la France comme l'âme morte de la civilisation européenne. «J'ai tout fait pour la ressusciter», disait-il à Malraux. J'ai tenté de dresser la France contre la fin d'un monde. Les baby-boomers français, quant à eux, voyaient leur pays comme une simple partie d'un monde nouveau bouillonnant de vie. Malgré le retard, à l'échelle occidentale, de la diffusion de la culture télévisuelle en France, le petit écran confirme à la génération de Mai 68 qu'elle baigne désormais dans une culture de masse mondiale. En cet été 1969, dont l'évocation clôt le livre remarquable de Sirinelli, ce sont, à la télévision, les premiers pas de l'homme sur la Lune qui, en plus des festivals de Woodstock et de l'île de Wight, symbolisent aux yeux des baby-boomers français une mondialisation socioculturelle que le néolibéralisme n'a pas encore récupérée.

LES BABY-BOOMERS

Jean-François Sirinelli
Fayard
Paris, 2003, 330 pages

L'esprit de mai 1968

L'historien ne se fait toutefois pas d'illusions sur la cohérence

Malgré son titre un peu ronflant, *Les Mensonges de la guerre en Irak*, l'ouvrage du militant pacifiste québécois Robert Turcotte, rédigé en collaboration avec le romancier et journaliste Yan Muckle, ne contient pas vraiment de révélations fracassantes au sujet d'un conflit dont on n'a pas fini d'entendre parler.

Ceux qui ont suivi de près la genèse et l'évolution de cette guerre aux motifs plus que douteux savent que les dirigeants états-uniens et britanniques ont multiplié les mensonges pour justifier leur croisade. On cherche encore, par exemple, les armes de destruction massive des troupes de Saddam Hussein, les liens entre ce dernier et Oussama ben Laden restent à établir et l'héroïsme des boys qui ont délivré la soldate Jessica Lynch appartient désormais à la longue tradition propagandiste américaine.

Cet ouvrage, néanmoins, demeure intéressant parce qu'il fait entendre la voix d'un pacifiste de terrain qui n'a pas craint de risquer sa vie pour aller témoigner de sa solidarité avec le peuple irakien. Le but de Robert Turcotte, comme l'explique Yan Muckle, «n'est pas de s'attaquer à l'administration américaine ou britannique». Bien sûr, il le fait, au passage, en dénonçant leurs mensonges, en s'offusquant de l'utilisation, par leurs troupes, d'armes barbares comme les bombes à fragmentation et l'uranium appauvri et en se scandalisant du peu de cas que ces administrations ont fait des civils irakiens: entre 6000 et 8000 d'entre eux auraient été tués depuis le début du conflit.

Son intention première, toutefois, comme celle des autres volontaires qui ont pris le même risque que lui, ajoute Muckle, est ailleurs: «Elle consiste à se tenir aux côtés de ceux que l'on oublie dans le jeu des blâmes politiques et des enjeux géostratégiques: les femmes, les hommes et les enfants qui doivent aller leur bonhomme de chemin pendant que le ciel leur tombe sur la tête.»

Turcotte, en mars et avril der-



Louis Cornélius

niers, était à Bagdad pendant que les bombes pleuvaient. Aux côtés de cette population déjà mise à genoux par une décennie de cruelles sanctions économiques, il a choisi de partager le grand désarroi de civils écrasés entre une dictature maison et une police mondiale sans scrupules. Il a vu les civils tués ou estropiés par les bombes aveugles, le drame de leurs familles abandonnées, la peur des enfants et le courage résigné de ces victimes de la folie des hommes. Il était là, avec d'autres, pour en témoigner et pour tenter, à sa mesure, d'endiguer la spirale de la violence en faisant comprendre à ses amis irakiens que le point de vue de l'administration Bush ne résumait pas l'état d'esprit occidental.

Etonnamment, loin de se féliciter d'être canadien sous prétexte que le gouvernement Chrétien a refusé d'entrer officiellement en guerre aux côtés de Bush, Turcotte dénonce plutôt l'hypocrisie d'un Canada qui, «tout en préservant son image vertueuse de colombe capable de donner des leçons au monde entier, [...] a tout fait pour aider les États-Unis».

Modeste et peu porté sur le sensationnalisme (certaines photos-chocs reproduites dans l'ouvrage risquent toutefois d'en révéler quelques-uns), Turcotte, qui fut aussi volontaire civil au Guatemala, insiste pour mettre sa cause en avant de sa personne: «Je ne suis pas plus un héros qu'un casse-cou, certainement pas suicidaire, et je ne crois pas [...] être inconscient. Mais je suis prêt à m'engager, et donc à prendre des risques pour une cause qui en vaut bien une autre: celle de la paix.»

Son témoignage, qui rend sa douloureuse dimension humaine à un conflit demeuré essentiellement médiatique en nos contrées, mérite d'être lu.

Boycotter le grand capital?

Journaliste indépendant (on peut le lire dans *Voir* et dans *Job-boom*), Steve Proulx, dans *Boycott*, se fait le porte-parole des activistes écologistes et des militants sociaux et politiques de gauche en traçant des portraits dévastateurs de 23 multinationales américaines.

Tous les chapitres de son livre sont construits sur le même modèle: une brève présentation des débuts et des succès économiques subséquents de l'entreprise visée ouvre la démonstration qui, en deuxième partie, expose les vices cachés sur lesquels repose la fortune de ces multinationales.

Ainsi, Disney, Gap et Nike sont stigmatisées pour cause d'exploitation des travailleurs du Tiers-Monde; Mars et Starbucks parce qu'elles s'adonnent au commerce inéquitable; Bechtel, Dow Chemical, ExxonMobil, GE et Ford pour les blessures environnementales dont elles sont responsables; Monsanto et Cargill parce qu'elles encouragent l'utilisation d'OGM et détruisent les agricultures locales; Boeing parce qu'elle profite de la guerre; McDo et Wal-Mart parce qu'elles envahissent les marchés et professent un antisyndicalisme primaire; Procter & Gamble parce qu'elle expérimente ses produits sur les animaux; et ainsi de suite

pour Philip Morris, AOL Time Warner, Citigroup, Coca-Cola, Costco et Microsoft.

S'abreuvant principalement à des sources très militantes qu'il oppose aux «discours des capitalistes», Steve Proulx ne cache pas ses accointances avec les premières. Il est clair, pour lui, que les activistes qui dénoncent ces requins ont raison et que leurs appels au boycottage mais aussi au harcèlement consommériste doivent être suivis. Le slogan publicitaire concocté par l'éditeur pour ce livre ne met d'ailleurs pas de gants pour asséner le message: «Vous nous exploitez», clame-t-il sur fond de drapeaux américains. «Nous vous boycottons», ajoute-t-il en guise de réplique fleurdelisée.

S'il ne contient pas de véritables nouveautés sur le plan informatif, le *Boycott* de Steve Proulx n'en reste pas moins une belle invitation à se préoccuper de certaines causes et de combats qui s'inscrivent dans le courant du renouveau militant.

louiscornelius@parroinfo.net

LES MENSONGES DE LA GUERRE EN IRAK

Robert Turcotte
Propos recueillis par Yan Muckle
Les Intouchables
Montréal, 2003, 192 pages

BOYCOTT

Steve Proulx
Les Intouchables
Montréal, 2003, 200 pages

LIBER



Félicitations à
Yolande Amzallag

Prix John-Glassco
pour la traduction
de l'ouvrage

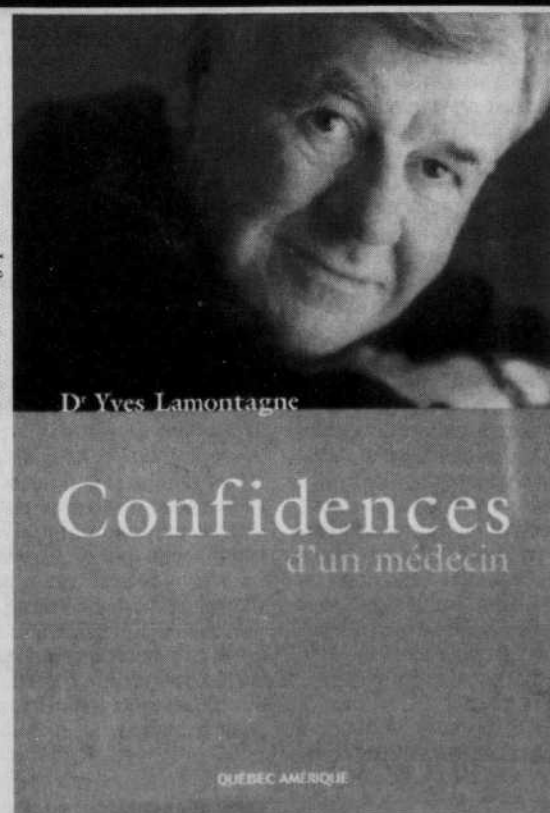
Le canari éthique

Margaret Somerville

Le canari éthique
Éthique, science et esprit humain
304 pages, 26 dollars



Félicitations au
Dr Yves Lamontagne



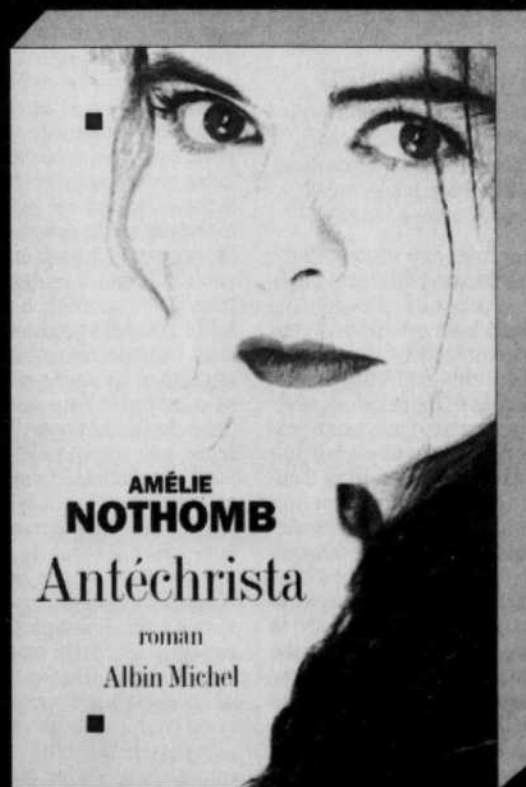
Confidences
d'un médecin

Pour sa nomination à titre de
Grand Montréalais 2003-2004
(secteur social)

Une initiative de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

DEUX FILLES QUI SE DÉTESTENT



AMÉLIE
NOTHOMB
Antéchrista

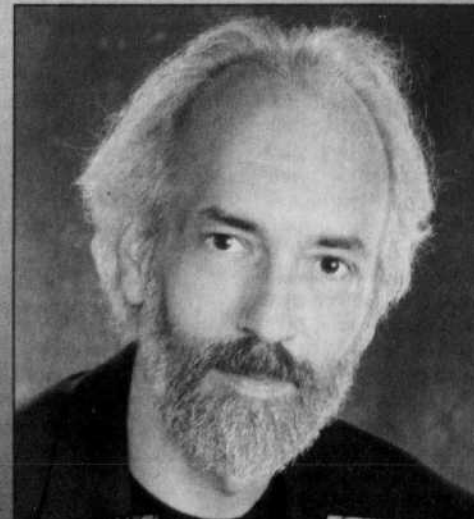
roman
Albin Michel

Albin Michel

www.albin-michel.fr

XYZ
éditeur

félicite Stéphane Vachon
lauréat du prix André-Laurendeau
(ACFAS)



La recherche littéraire
Objets et méthodes



Balzac
Une poétique du roman

BLOC-NOTES

Those were the days

Elles furent colorées, kitsch, rondes, pétales, ensablées, enfumées, bruyantes et libératrices. Ceux qui les ont connues en éprouvent une nostalgie. Ceux qui ne les ont pas connues... les ont connues tout de même. Allez échapper aux années 60... Le mouvement New Age a lu dans leur carte du ciel l'avènement de l'ère du Verseau. Pour des raisons occultes ou pas, le fruit de la modernité est alors devenu bien mûr en lâchant ses myriades de graines dans la nature.

Un tel foisonnement de talents a percé durant cette folle décennie, dans le rock notamment, mais aussi au cinéma, à la télé, dans les arts visuels, dont les œuvres de l'époque sont demeurées culte, dont la radio hoquette encore les hits sans daigner s'apercevoir qu'ils ont vieilli.

Les années 60 sont nos contemporaines, bon gré mal gré. A preuve, elle reviennent à la mode, plus que jamais. Les belles du troisième millénaire se promènent dans les rues avec leurs petites robes écourtées et vaguement cubistes aux allures de Courrèges. Plus ça change...

Tellement trépidantes, ces années-là, qu'elles font trop d'ombre à leur postérité. Lorsque la génération du dessous s'est offert, 25 ans après la noce de boue et de décibels, un second Woodstock, (en mauvais sens), le festival n° 2 affichait sa petite mine mélancolique. Comme si la jeunesse n'avait pu imaginer son propre concept original, mais se voyait condamnée à répéter sans fin les délires de ses aînés, faute de courant contemporain assez inspirant pour l'allumer.

Tranchons là! Cette décennie 1960 carburait à l'espoir et se figura même pouvoir changer le monde entre deux joints et trois accords de guitare. Il y avait bien un certain George Orwell pour prédire, dans son 1984, des lendemains moins chantonnants, mais en gros, l'avenir souriait, l'homme débarquait sur la Lune, les contestations opposaient un mur humain à



Odile Tremblay

la guerre du Vietnam, Mai 68 proclamait sur les pavés parisiens qu'il était interdit d'interdire, la Nouvelle Vague ondula et le Québec sortait de son eau bénite à coup d'Ostidshow et en faisant la fête sur une île inventée. Bon, les nuages noirs flottaient déjà. Kennedy, Luther King, Guevara tombaient sous les coups assassins, le mur de Berlin traçait sa cicatrice, mais la violence n'avait pas encore eu raison de l'espoir. C'était le début d'un temps nouveau. Oh yeah!

Depuis, le flower power a fané comme les roses, les anciens contestataires de Mai-68 roulent en BMW. Aux États-Unis, mis à part dans la cour du rugissant Michael Moore, le vent de contestation s'est transformé en une petite bise douceâtre. Au Québec, les idéaux politiques sont en berne. Mais le village global dont Marshall McLuhan avait annoncé l'avènement (d'où le titre de l'expo) a bel et bien pris le mors aux dents en mondialisation galopante.

Reste à puiser la foi, l'optimisme et la colère où ils se terrent: dans leur ancre des années 60. Retour donc à la matrice et bienvenue à l'expo Village global, les années 60 lancée au Musée des beaux-arts de Montréal en fin de semaine.

Elle se nourrit d'art, de design, de photos, de disques, de télé, de mode, de musique et de tout ce

qu'on voudra. Son clou spectaculaire: la Porsche de Janis Joplin ornée de fresques psychédéliques par Dave Richards, vraie machine à voyager dans le temps. On volerait la bagnole avec plaisir, si des gardiens cerbères ne veillaient jalousement sur sa carrosserie, en vous condamnant à vivre aujourd'hui, plus sage que Janis, moins ardent, moins incandescent et avec une voix de crapaud. Hélas!

Stéphane Aquin, le commissaire général de l'expo, vous dira que l'époque fut holistique, que toute était dans toute, comme disait Duguay, et que les œuvres ne pouvaient se dissocier des mentalités du temps, les unes et les autres se mariant dans le village global. De fait, ça se divise en quatre grands thèmes: l'Espace (et sa conquête), les Médias, le Désordre et le Changement. On y croise Andy Warhol et Gagarine, Roy Lichtenstein et Yoko Ono, Jimi Hendrix et Daniel Cohn-Bendit, une robe de Paco Rabanne, des extraits de Blow Up d'Antonioni, la guitare de Donovan, des posters à foison, le pop, pop, pop: 250 œuvres en tout. Les années 60 font corps avec le petit écran, et les archives télé s'animent, rue Sherbrooke, sans occuper tout l'espace qu'elle méritent pourtant. Charles de Gaulle y répète sans fin: Vive le Québec libre!, et Kennedy affronte Nixon au débat des chefs. Le parcours muséal est vivant, pas figé. Ça bouge.

Le socle du monde, de l'Italien Piero Manzoni, bloc tourné gueule en bas, semble proclamer que la Terre est cul par-dessus tête, mais que l'utopie regarde ailleurs... Bienheureuses années 60 et chouette expo. Bien sûr, on peut se demander: pourquoi cette œuvre? Pourquoi pas telle autre? Il manque ceci et cela. Ça pétille néanmoins en tous sens. Rien de plus photogénique, de plus coloré que les années 60. La balade au Musée des beaux-arts se colle à l'éclatement d'une conscience collective dans ses mille manifestations, sans gommer les coins d'ombre de l'époque, les guerres, les furoncles, les suicides. Et



Brigitte Bardot, 1963, de Gerald Laing.

puis, on se réjouit de voir le volet Québec très présent. Faut dire qu'il était de la fiesta, avec son Expo 67, sa révolution pas si tranquille que ça, ses Yoko Ono et John Lennon en bed-in à Montréal.

Dans le bel album qui accompagne l'exposition, des artistes, des activistes du temps sont interviewés. «Pour nous, c'était l'âge de la prise de conscience. Nous écrivions et créions l'histoire. Nous avions le profond sentiment qu'il nous appartenait de changer le monde pour qu'il devienne meilleur», y évoque Yoko Ono.

Bienheureuses années 60, disions-nous, mais révolues, ça...

otremblay@ledevoir.com

LITTÉRATURE JEUNESSE

Fables ornithologiques et autres albums de saison

Une volée d'albums pour se consoler de voir les oiseaux partir vers le sud

CAROLE TREMBLAY

Voici une très jolie petite fable à la manière de Kipling. Elle se déroule à l'époque où, sur la Terre, ne vivait qu'un seul homme appelé «Homme». Homme avait froid la nuit, rêvait de manger autre chose que de la viande crue et était terrorisé par les bêtes féroces. Bref, Homme avait besoin du feu. Il va donc voir les animaux pour leur demander s'ils ne pourraient pas aller lui chercher un petit bout de soleil. Chaque bête trouve un prétexte pour se défilier, sauf un petit oiseau gris et moche au bec tout tordu. Au péril de sa vie, le disgracieux volatile fonce vers l'astre brûlant, sous l'œil moqueur et sceptique des animaux restés au sol. Il revient calciné et déplumé, mais fier d'avoir accompli sa mission. Impressionnés, les autres oiseaux de la forêt s'entendent pour lui donner chacun une plume pour le rhabiller. Plume de paon, de geai bleu et d'ibis, le triste oiseau sans nom passe alors de pichou terne à pétard multicolore. Pour le remercier de son exploit, Homme le baptise et lui apprend à parler son langage.

POURQUOI LE PERROQUET PARLE-T-IL ?

Texte de Bernard Jagodzinski, illustrations de Daniel Casanave, Éditions petit à petit, Paris, 2003, 24 pages.

Fièvre de sa généalogie, Maman poule raconte à trois petits poussins l'histoire de leur ancêtre Elvis, un surdoué de la danse et du chant dont toutes les poules étaient folles. Sa réputation était telle qu'un riche et puissant maharajah envoya l'un de ses hommes l'acheter. Elvis part donc pour l'Inde dans un jet privé, mais se retrouve en Afrique à la suite d'un malheureux crash. Dans la savane où il tombe, personne n'a jamais vu de coq. Un petit singe, intrigué, le regarde passer sans oser s'avancer, puis court raconter à la girafe ce qu'il a vu. La girafe le relate ensuite à l'hippopotame, qui le transmet lui-même au perroquet... D'animal en animal, la description du nouvel arrivant gagne quelques détails croustillants autant qu'effrayants. La rumeur s'enfle et parvient au lion, qui entend parler d'un monstre à plusieurs têtes, recouvert d'écaillés et muni de milliards de griffes. Paniqué, il s'enfuit à toutes jambes, laissant la place libre à Elvis qui devient illico le roi de la savane. Une amusante façon d'illustrer la puissance du téléphone arabe.

AU MONSTRE !

Texte et illustrations de Michel Van Zeverin, Pastel, Paris, 2003, 24 pages (À partir de quatre ans)

Pour ceux, et surtout celles, qui aiment les contes plus classiques, en voici un petit, tout simple mais tout à fait charmant, à base de roi et de princesse à marier. La princesse Albertine est promise à celui qui rapportera au roi son père le plus bel oiseau de la forêt. Mais cette promesse n'est qu'une ruse, car le filou de roi n'a pas vraiment l'intention de marier sa fille. Il a simplement trouvé un truc efficace pour enrichir sa collection d'oiseaux. Évidemment, la chose tourne mal. Albertine est kidnappée par Gros Corbeau, qui en a assez de voir ses camarades se faire enfermer au château. Libérée par un troubadour aux yeux doux, la princesse retrouve son père et lui demande la liberté de tous les oiseaux comme cadeau de mariage. Et devinez ce qu'il répond?

LA PRINCESSE DES OISEAUX

Texte et illustrations de Vincent Bourgeau, l'école des loisirs, Paris, 2003, 30 pages, (À partir de trois ans)

Les enfants ont souvent beaucoup de questions, souvent trop au goût des adultes qui n'ont pas toujours autant de réponses. Le Livre des Abeilles permet de détourner l'avalanche de manière ludique en proposant des solutions hypothétiques aux grands mystères de la vie. «Peut-être que les dinosaures n'ont pas disparu mais qu'ils sont les meilleurs à cache-cache.» «Peut-être que les chenilles se transforment en papillons parce que c'est plus simple que de se transformer en licornes.» Chaque question ouvre sur des possibilités fort peu probables, mais franchement amusantes. «Peut-être que les abeilles font du miel parce qu'elles ne savent pas faire le chocolat.» Peut-être que oui. Mais sinon, quoi? Le jeu est lancé. À vous de jouer.

LE LIVRE DES PEUT-ÊTRE

Texte de Ghislaine Roman, illustrations de Tom Schamp, Milan jeunesse, Paris, 2003, 36 pages



SOURCE L'ÉCOLE DES LOISIRS Illustration de Vincent Bourgeau pour La Princesse des oiseaux.

VITRINE DU DISQUE

Cecilia Bartoli, l'un des disques de l'année

CLASSIQUE

CECILIA BARTOLI: THE SALIERI ALBUM

Orchestre du siècle des lumières, direction: Adam Fischer Decca 4751002.

Decca mise sur Cecilia Bartoli pour remplacer en notoriété le désormais retraité Luciano Pavarotti. Les moyens pour y parvenir sont néanmoins opposés: alors que Pavarotti est quasiment un alphabétique musical, la seconde se lance dans des disques qui combinent émotion expressive, bonheur vocal et découvertes musicales.

Après le Vivaldi album et les Aïres italiens de Gluck, ce passionnant Salieri album contient son lot de découvertes et de premières mondiales (onze aïres sur treize), tirées d'ouvrages aussi oubliés que La Scaccia rapita, Il Ricco d'un giorno ou Palmira, regina di Persia. Les redécouvertes de ce type sont souvent des pétards mouillés. Pas avec Bartoli.

Salieri est évidemment pour beaucoup la caricature incarnée du mal dans le film Amadeus, de Milos Forman. Or, il est, à en juger par ce que nous entendons ici, bien plus qu'un compositeur prolifique et un fin politicien. Écoutez la révélation de ce miracle des yeux fermés, par exemple la virtuosité dramatique de la page 3 ou le sublime dialogue voix-clarinette de la page 4. Écoutez et réécoutez en fait l'ensemble du programme: il n'y a pas un iota de différence qualitative entre le grand Salieri et le grand Mozart!

Cecilia Bartoli est au faite de son art, d'une autorité vocale, d'une versatilité technique et d'une justesse dans ses incarnations qui laissent pantois. Adam Fischer, raffiné et engagé, tranche par rapport à nombre d'accompagnements aseptisés. Les mélomanes, gâtés en plus par la présentation somptueuse de l'album, trouveront là, assurément, l'un des disques de l'année.

Christophe Huss

ÉTOILE DU NORD

Le miracle médiéval, compositions de Gauthier de Coinci. Anne Azéma, chant, vièle à roue; Shira Kammen, vièle, rebec, harpe. Calliope HM76.

Moyen Âge, âge moyen entre deux réalités que Pétrarque a défini entre l'Antiquité et la Renaissance, voilà bien une période qui peut nous intéresser, dans le foisonnement des esthétiques des totalitarismes et de ce qui va advenir, en recherche d'une unité perdue. Ce disque de mode ancien parle très fort aux oreilles d'aujourd'hui. La musique y est non seulement belle, mais tellement semblable à ce que les compositeurs de notre temps souvent nous offrent qu'on se trouve curieusement interrogé par cette sensibilité. Une certaine musique populaire actuelle se trouve ici curieusement déclassée: nous sommes dans le même ton avec, en plus, des frissons autrement plus jouissifs que ce que les folkloristes pensent donner car, pour qu'il y ait plaisir, cette époque demandait assurément au moins un peu de science — cruel défaut de nos temps musicaux qui ne s'en soucient guère. Voilà un disque



qui fascine et qui montre l'irréductible actualité de tout ce qui est vrai, peu importe l'époque de création, et de récréation, car les visions d'interprétation fluctuent parfois avec la mode, souvent avec les connaissances — ces dernières abondent ici.

François Tournant

CLAUDE VIVIER — CHANTS...

Claude Vivier: Jesus erbarne Dich (1974), Chants (1973), Love Songs (1977), Journal (1977). Ensemble Les Jeunes Solistes, direction: Rachid Safir. Éditions S206.

Toutes les œuvres de Vivier présentées sur ce coffret de deux disques datent de la période allant du choc de la rencontre avec Stockhausen jusqu'au départ pour Bali et l'Orient. Mieux encore, à l'exception de quelques percussions, ce sont toutes des œuvres à capella. L'influence des maîtres est grande: celle de Gilles Tremblay dans les mélismes et la mélodie, celle du Stockhausen de Stimulus pour la conception vocale et harmonique, et celle de Ligeti pour la variété d'usage et d'articulation des modes d'émission vocaux comme des effets de chœur. Vivier fut toujours fasciné par cela. L'ensemble Les Jeunes Solistes propose ici une lecture passionnante. Le regard porté par ces musiciens, qui n'ont pas connu Vivier et qui n'assistent pas à ces créations dérangeantes dans le paysage québécois d'alors, rappelle le genre de choc qu'on a eu il y a quelques années quand Reinbert de Leeuw nous avait fait redécouvrir Vivier.

En grands interprètes, Les Jeunes Solistes et le chef, Rachid Safir, arrivent à conférer, avec leur propre et différente sensibilité, un autre visage à ces pièces. On s'attache à l'aspect un peu magique, incantatoire, toujours sensuel de la musique, sans jamais oublier son fondement: malgré le désespoir, il y a un désir d'amour aux mille visages toujours bouleversant. Dans des moments où Vivier amalgame les styles et où il s'amuse à inventer une sorte de pastiche de l'esthétique d'époque du texte, on ressent une profondeur étrange. Chaque «voix» modifie sa manière, ce qui fait que, parfois, le «ton» du sprechgesang se superpose à celui de la mélodie médiévale et au jest song anglais. Ajoutez à cela l'intrinsèque beauté des voix, la souplesse de la direction, et vous obtenez une combinaison inouïe. Le résultat musical acquiert une densité expressive formidable, parfois exigeante comme l'est souvent la musique de Vivier. Sous des dehors si «simples», il se dégage une telle intensité qu'on ose une comparaison. Le poète trouve ici son lecteur idéal.

Safir et son chœur évitent les écueils de la complaisance

(auto)biographique de bien des pièces et haussent celles-ci au rang de forts piliers. Certes, on ne trouve pas ici la même essence que dans les compositions plus tardives, plus déliées, où les idées sont mieux intégrées; mais ce répertoire parfois jugé mineur s'avère infiniment plus riche quand il est rendu avec tant de précision et d'engagement. Dans une prise de son de grande qualité, on quitte la Terre souvent — dans La Mort, par exemple — alors que l'enfance naïve (d'apparence) s'unit à la profondeur du sublime, un peu comme chez Schumann qui écrit les Scènes d'enfant. Par ailleurs, le livret mériterait des prix pour sa présentation et pour son contenu! Pour connaître Vivier, voilà un excellent choix. Pour le redécouvrir, c'est encore meilleur.

F. T.

CHANSON

STUMBLE INTO GRACE

Emmylou Harris Nonesuch (Warner)

Pendant près de trente ans, la douce et belle Emmylou Harris a été l'ange des paumés magnifiques de la rime country-folk-rock, d'abord complice du plus magnifique paumé d'entre tous, Gram Parsons, jusqu'à la disparition de celui-ci en 1973, puis l'interprète dévouée des Steve Earle, Rodney Crowell, Lucinda Williams et autres songwriters de l'Amérique balafree. Il aura fallu le passage de la cinquantaine, le succès très universel de l'album Wrecking Ball (1995, réalisé par Daniel Lanois) et les encouragements de sa très large famille musicale pour que la grande dame se révèle enfin à elle-même en tant qu'auteure-compositrice-interprète: le premier disque de ses chansons, Red Dirt Girl, paru en 2000 (avec Lanois de retour derrière la console), était un miracle de sensibilité et de pertinence.

Stumble Into Grace explore plus avant ce riche filon d'expériences et de sentiments, décidément digne de partage. C'est à Malcom Burn, héritier naturel de Lanois, que revient le travail d'enrobage, ce dont il s'acquitte avec un toucher nettement plus léger que son mentor. Touché, ce disque l'est par la grâce. L'instrumentation est partout délicate: percussions du bout des doigts, guitares finement grattées, harmonica aérien. L'équipe de musiciens qui suit Emmylou depuis Wrecking Ball a joué pour ainsi dire en filigrane. Même Lanois, présent pour quelques titres (notamment l'exquise Lost Unto The World, qu'il signe avec Emmylou), tamise ses distorsions de guitare au profit de sa pedal steel, amoureuxment caressée.

Toute la place est ainsi laissée aux textes et aux voix. Textes souvent poignants, comme celui de Strong Hand (For June), qui évoque en toute tendresse l'histoire d'amour entre les regrettés June Carter et Johnny Cash. Les voix, elles, sont surtout celles de femmes: Anna et Kate McGarrigle, Linda Ronstadt, Gillian Welch, Jill Conniff, du groupe Luscious Jackson, Jane Siberry. La dentelle de leurs entrelacs d'harmonies est du plus beau tissu imaginable: dans Plaisir d'amour, seule la reprise du disque, Emmylou avec Kate et Anna chantent comme on le ferait dans une maison

très ancienne, fraîchement repeinte, où des enfants jouent. C'est ça, Emmylou Harris: la preuve faite femme qu'on peut porter en soi tout un siècle de musique de racines, et même un océan de tristesse, sans peser lourd.

Sylvain Cormier

RETROUVAILLES

Kevin Parent Trois têtes (Universal)

Que vient fiche le Kevin chez la multi? Que comprendre de cette nouvelle de l'industrie du disque, récemment officialisée, selon laquelle le cher p'tit gars de Nouvelle-Angleterre se pénate contractuelles de l'étiquette Tacca à la sienne propre (Trois têtes), en association avec la mondiale boîte Universal, section francophone made in Québec? D'un point de vue personnel, l'auteur-compositeur-interprète y rejoint un allié, nommément le patron Benoît Vanasse qui, du temps qu'il était directeur de la programmation à MusiquePlus/MusiMax, contribuait dans une large mesure à la découverte du gaillard. «Une amitié sincère porte toujours fruit», chante celui-ci dans Ton collier. D'un point de vue stratégique, il s'agit d'un repositionnement: à ce moment-ci de la carrière, cette grosse bibitte qu'est Universal a les tentacules de la longueur qu'il faut, se dit-on, pour servir cette drôle de bibitte qu'est Parent.

Histoire de rentabiliser l'opération sans tarder, voici ce disque enregistré pendant la chouette tournée acoustique solo de 2002: c'est pratique, le spectacle apporte en dot les chansons fortes et célébrées du fils prodige de la baie des Chaleurs. Nomade sédentaire, Boomerang, Maudite jalousie, Ado maso, Seigneur, celles qui ont le plus compté pour les gens (et au tiroir-casse: 800 000 exemplaires vendus en trois albums) y sont toutes. Il y a même Fréquentier l'oubli et Father On The Go Part 1, que Parent a réenregistrées seul en studio et incluses ici pour que la famille soit au grand complet. Et une nouvelle chanson (Thank You) pour qu'il y en ait au moins une. Manœuvre? Mettons que c'est d'adon. Goutons néanmoins ce disque pour ce qu'il est: le témoin bienvenu d'une rencontre absolument heureuse et résolument intime d'un homme et son public. Ce sont les morceaux les plus rock sur disque qui bénéficient le plus du dénuement volontaire: Boomerang, Ado maso sont révélés tels qu'ils sont le plus pur de la création et ne s'en portent pas plus mal. Comme son Neil Young chéri, l'œuvre de Kevin Parent est tout aussi faite pour le gros bruit électrique que pour le traitement à la sèche, avec un peu d'harmonica pour la couleur.

S. C.



DICTIONNAIRES

PREMIÈRE JOURNÉE QUÉBÉCOISE DES DICTIONNAIRES

Des kaléidoscopes de mots

Nous nous sommes tous, un jour, émerveillés des images changeantes d'un kaléidoscope, créées par le déplacement de verroteries de couleurs emprisonnées entre deux plaques de verre au fond d'un tube et réfléchies par des miroirs.

Les mots du lexique sont, pour ainsi dire, dans la même situation que les verroteries du kaléidoscope. Le lexicographe et le terminologue les observent, chacun sous un angle particulier. Il y a donc autant de dictionnaires qu'il y a de manières de regarder les mots, de les classer et de les décrire. Tout dictionnaire ou lexique emprisonne entre ses pages une sélection de mots dont la seule valeur est définie par l'énoncé des intentions de l'auteur et par la rigueur de son observation. Cette métaphore a inspiré notre réflexion sur les dictionnaires.

Car, à la différence de la langue, le lexique est un ensemble ouvert de formes sonores ou écrites dotées de sens. Un ensemble sans cesse en mouvement, sujet à la mode, toujours changeant selon les époques, les groupes sociaux, les personnes, selon le développement des techniques et des sciences et la complexité de l'environnement social.

De là, différentes descriptions du lexique, selon le point de vue de l'observateur, qui sont autant d'images de la réalité des mots.

Certains dictionnaires décrivent la langue standard ou aident les usagers à la connaître et à l'utiliser. Dans toute communauté linguistique, une forme de la langue parmi toutes les autres est valorisée, considérée comme la meilleure. Elle est illustrée par les écrivains et les journalistes, utilisée pour la rédaction des textes officiels d'un gouvernement ou d'une entreprise, en principe par les agences de publicité. La langue standard s'impose comme norme aux usagers. Elle est, également, celle qu'on doit enseigner à l'école.

L'autre langue

Des auteurs s'intéressent à d'autres visages du lexique: description des français non conventionnels, comme le dictionnaire de Jacques Cellard et d'Alain Rey, ou les dictionnaires d'argot, par exemple *Argotez, argotez* d'Auguste le Breton ou le surprenant *Comment tu t'achates* de J.-P. Goudailleur, qui décrit le français déformé et hermétique des jeunes français des cités, encore plus éloigné du français standard que notre jargon, si mal nommé.

Les terminologies colligent le vocabulaire des spécialités. Ces lexiques sont aussi nombreux que les spécialités elles-mêmes et leurs nomenclatures (le nombre d'entrées) dépendent de la richesse notionnelle de la spécialité et

des objectifs des auteurs. Ils sont en si grand nombre qu'une bibliothèque comme celle de l'Office québécois de la langue française n'en contient qu'une faible partie. La production de ce type d'ouvrages est en pleine expansion.

Les universitaires, pour leur part, considèrent le lexique sous tous ses angles: lexicologie et lexicographie, terminologie, analyse des rapports entre sens et moyens de l'exprimer (sémantique et sémologie), collecte de corpus et analyse statistique du vocabulaire, morphologie et procédés de création néologique, histoire sociale des mots et filiation étymologique, etc. Il existe des travaux de cet ordre dans toutes les universités québécoises, qui ne se limitent pas au lexique du français au Québec.

On peut également considérer les dictionnaires comme des produits commerciaux, destinés à une clientèle cible en fonction de ses besoins. De grandes maisons d'édition s'en font une spécialité, Larousse et Robert en France, Québec Amérique ici, par exemple. Les Québécois sont de grands amateurs de dictionnaires: *per capita*, il s'en vend plus au Québec qu'en France.

Combien y a-t-il de mots dans le lexique? Nul ne peut le dire avec exactitude, entre quelques milliers et quelques millions. Georges Gougenheim, dans les années 1960, après enquête et analyse, estimait que le vocabulaire fondamental de la langue française, défini comme l'ensemble des mots que toute personne connaît et utilise couramment, était d'environ 3000 mots. Le *Petit Robert* répertorie plus ou moins 60 000 mots. C'est l'ordre de grandeur des dictionnaires de langue. S'y ajoutent tous les mots des vocabulaires spécialisés, des sciences, des techniques, des activités professionnelles, des sports organisés et des activités de détente. Des millions de termes, dont une faible partie seulement pénètre dans la langue courante et dans les dictionnaires usuels.

D'où une conclusion, brutale et sans appel: aucun dictionnaire n'est complet, «la notion même de complétude n'a aucun sens», selon l'introduction du *Petit Robert*. D'où son corollaire: qu'un mot ne soit pas «au dictionnaire» ne veut pas dire qu'il n'existe pas, mais qu'il n'a pas été retenu par l'auteur, pour des raisons à vérifier, qui tiennent en général à la politique éditoriale de chaque ouvrage. Les dictionnaires sont des œuvres humaines, des miroirs du lexique. Ils n'ont d'autre autorité que celle que leur attribue la communauté linguistique.

Jean-Claude Corbeil
Jean-Claude Corbeil est linguiste.
Il est le coauteur du Visuel.

Les dictionnaires sont aussi des produits commerciaux, destinés à une clientèle cible en fonction de ses besoins. Ici, Québec Amérique s'en fait une spécialité.

Le Robert à l'affiche

Un hommage à tous ceux qui «ont fortement contribué à élaborer les principes qui continuent de guider le Québec en matière de langue»

Le 9 octobre prochain se tiendra la première Journée québécoise des dictionnaires. Une occasion est alors offerte de découvrir en compagnie d'experts internationaux les multiples facettes d'un outil trop souvent vite consulté par ses utilisateurs, mais rarement analysé par qui le fréquente.

MARTIN KOUCHNER

Une célébration de la langue française a cours quand, le 9 octobre prochain, est proclamée la première Journée québécoise des dictionnaires. A cette occasion se tiendra à Montréal un colloque international sur le thème «Paul Robert et les dictionnaires Le Robert: du rêve à la réalisation». Dans les locaux des HEC, des experts internationaux analyseront les œuvres du lexicographe, de leur écriture à leurs modes d'utilisation actuels.

Curieuse initiative, pour le profane, qu'un colloque se tenant sur le livre le plus commun qui soit. Si le dictionnaire reste en effet l'un des volumes les plus possédés et consultés au Québec, c'est rarement pour le soumettre à des analyses très poussées. Mais c'est oublier, ce faisant, l'incroyable complexité de l'ouvrage et la somme proprement ahurissante de savoir qu'il dispense.

L'ouvrage aux 60 000 mots

Pour *Le Petit Robert*, sujet parmi d'autres de ce colloque, ce sont 60 000 mots, 41 000 citations qui sont répertoriés, expliqués, analysés par des équipes de lexicographes et de linguistes. Un travail impressionnant qui lui confère une autorité sans faille: selon le grand public, si un mot ne se trouve pas dans le dictionnaire, c'est qu'il n'existe pas! C'est dire l'importance de l'objet qui s'est mué au fil des ans en véritable juge de paix de la langue.

Pourtant, «toute la vérité linguistique de l'idiome n'y est pas contenue, on peut l'analyser, voir quelles sont les intentions de son auteur, voir dans quelle mesure il répond aux besoins des usagers québécois», explique Monique Cormier, la responsable de cette rencontre, professeur titulaire au département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal.

Il existe d'ailleurs plusieurs types de volumes, publiés par différentes maisons d'édition: les *Robert*, les *Larousse*, le *Multidictionnaire* — production québécoise —, le *Hachette*... chacun offrant des organisations différentes et des définitions plus ou moins poussées, en fonction des besoins de leurs lecteurs.

L'idée de planifier pareil événement nous vient de France. Chaque année depuis dix ans, l'Université de Cergy-Pontoise organise sous la direction de l'un de ses professeurs, Jean Pruvost, directeur du Centre de recherche métalexigraphique et dictionnaire francophone, un événement semblable. Après plusieurs participations, Mme Cormier a acquis la certitude que cette initiative pouvait être adaptée au Québec, «...vu l'appétit des Québécois pour ces ouvrages, leurs liens avec la France dans cette matière, l'histoire du français en usage au Québec et sa situation en Amérique du Nord et dans la francophonie», affirme-t-elle en introduction d'un ouvrage à paraître, *Les Dictionnaires Le Robert, genèse et évolution*.

Quant au thème — l'analyse spécifique de l'œuvre publiée pour la première fois sous l'impulsion de Paul Robert en 1953 —, il se justifie selon Mme Cormier «... par la place considérable que ces dictionnaires ont pris dans la vie des Québécois». En effet, si le marché est dominé par le *Larousse*, celui-ci se destine plutôt au grand public quand le *Robert* conserve la préférence des spécialistes et, donc, une certaine autorité.

Les auteurs des dictionnaires

Les conférenciers n'en oublieront pas pour autant de s'adresser à un auditoire plus large. A cette fin, les organisateurs ont cherché à faire valoir la dimension humaine de ces ouvrages colossaux. C'est donc aux auteurs des dictionnaires *Le Robert* que ce colloque va s'intéresser en premier lieu. Et évidemment à Paul Robert, le fondateur, décédé en 1980, mais aussi à Alain Rey et Josette Rey-Debove, qui dirigent depuis les années 1960 leur rédaction. Le linguiste-sémologue et le lexicologue-linguiste interviendront pour parler de l'histoire et de la philosophie des dictionnaires, avant de recevoir un hommage formulé par le linguiste Jean-Claude Corbeil.

L'un et l'autre jouissent d'un prestige et d'une estime toute particulière au Québec, dus à leur implication sans failles dans le sou-

tien à la langue française en terre d'Amérique au cours des années 1970. En 1974, puis en 1977, alors qu'était promulguée la Loi sur la langue officielle et adoptée la Charte de la langue française, ils avaient apporté une aide précieuse pour assurer la transition de l'anglais au français dans les milieux professionnels. En partie grâce à l'aide de ce couple d'experts, toute la terminologie qui se rapportait au monde du travail a ainsi été recréée pour redonner sa place à la langue de Molière. «Ils ont fortement contribué à élaborer les principes qui continuent de guider le Québec en matière de langue», affirme Mme Cormier à leur endroit.

Les utilisateurs

Mais si les auteurs bénéficieront d'une place importante en tant qu'intervenants ainsi qu'en raison de l'hommage qui leur sera porté,



SOURCE UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Monique Cormier, responsable du colloque.



Paul Robert, photographié à Montréal en 1979.

l'autre acteur de la vie des dictionnaires, leur lecteur, ne sera pas oublié. Les amateurs, chevronnés ou béotiens, auront droit de cité par le truchement de l'écrivaine et professeure Monique Larue, auteure entre autres de *La Gloire de Cassiodore*, qui a obtenu le prix du Gouverneur général l'année dernière.

Mme Larue évoquera, devant une salle que l'on prévoit déjà comble, le rapport qu'elle entretient avec les dictionnaires en tant qu'outils de création littéraire. Tandis que, dans ce même esprit d'ouverture sur le lectorat, la chercheuse du CNRS Danielle Candel s'interrogera sur l'accueil qui fut réservé, par la presse et le public, au premier *Petit Robert* lors de sa sortie en 1967.

Enfin, un hyper spécialiste, l'astrophysicien de l'Université de Montréal François Wesemael,

confrontera *Le Petit Robert* au vocabulaire spécialisé de son champ de compétence afin d'analyser la qualité des définitions proposées. Et si le succès de cette première rencontre se confirme, d'autres colloques pourront à l'avenir accueillir des thèmes portant sur des dictionnaires de langue ou — pourquoi pas? — sur des ouvrages plus spécialisés encore, tels que les dictionnaires bilingues.

Le colloque international «Paul Robert et les dictionnaires Le Robert: du rêve à la réalisation» se tiendra dans l'amphithéâtre IBM des HEC-Montréal, au 3000 chemin de la Côte-Sainte-Catherine, le jeudi 9 octobre.
Renseignements: colloque-robert@umontreal.ca

SEXE *n.m.* D cul (vulg.), entre-cuisse *ou* entre-cuisse(s), entre-jambes(s), organes d'amour (v.x.) de la reproduction/ genital(s)/ sexuels, parties intimes (v.x.) intimes/ nobles/ sacrées/ secrètes (v.x.), pudenda (méd. et v.x. ou m.) D masculin D boulique (fam.), membre viril, pénis, verge, virilité D bourso(s) D partie, v.x. ou litt. cétis, fascinus *ou* fascinum, foutoire, abspallie, linga *ou* lingam *ou* lingam, litrus, phall, phallos, phallus, priape, terza gamba, vir D enf. bête, berdonnette (rég.), broquette (v.x.), guignol *ou* guignote (v.x.), petit oiseau, pipi, pissotte, quéquette *ou* quiquette, quique, robinet, zézette, zigoulette, zozon, zizi, zozzo, zoute D v.x. ou rég. alimelle, apporeil, arbolette, arc, arillon, amcle, antillène, asticot, baguette, baigneur, balayette (intimales), bazar, bibelot, bidault, binou, bistouquet, bistouquette, bout-jonc, brandon, burette, calibrist, canari, canette *ou* canette, canne à papa, carabine, canote, chandelle, chevile (vivifiant), chinois, clarinette, colichemarde, coquette, coquin, rageur, canemuse, crayon, créateur, dague, dard, dardillon, darrac *ou* darraque, défonceuse, fleil, devant, dille, dragonneau, écouillon, engin, épinnette, filre, flageolet, fleche, freillante, frotteuse, gaillande, gibelot *ou* gibelot *ou* guimblet, guignon (frétilant), goupillon, gourdin, guiche, guise, guiseau *ou* guisoit, histoire, jaspot, jombe du milieu, Jean Chouart, Jean nu-tête, lame, lavette, lézard, lime, narreau, mentule, moineau, mont-chauve, organe, outil, pain-au-lait, paquet, pète frappant, pinceau, pipe, poquet, pistolet, planton (d'homme), pointe, poteau, poisson rouge, pré-cieuse, quenoille, quille, radis, rat-sans-pattes, ravissante, robinet (d'amour), rossignol (à gland), sabre, saint-frusquin, saucisse, scion, service trois pièces, tarumette, tromblon, trombone, trompe, trompette, truite (de Schubert), turlututu, vier D parmi les très nombreux vocables arg. et grossiers attestés en langue écrite affres personnelles, agace-cul, andouille-à-cul-mou, andouille de calot, anguille (de calot), asperge, banane, beignette, bifteck moule, bigoudin, bijou-de-famille, broute, biscuit, bite, borge, botte, bourre, bout, braque, braquemart, Charles-le-Chauve, chausse à col roulé, chibre, chipolata, chopine, chopotte, cigare (à moustaches), coco, colonne, darrac *ou* darraque, flâne (à bonlieu), flérot, gale, gland, macaroni, manche (à balai à couilles), marsoin, matrique, merguez, moreau (dans la enlote), nœud, nouille *ou* nœu, nœuille, paf, panais *ou* panet, panoplie, papillon du Sénégal, piège à même, pinc, polif, popaul, queue, scoubidou, tchi, tête-chercheuse, teube, thermomètre à moustaches/ à perquie, rigie, tricotin, triangle (d'acier), trique, vovo, zeb, zebi, zibar, ziflet, zigamar, zigoulette, zoli, zoli et tout être *ou* objet oblong *ou* fusiforme pénétrant et/ ou contondant ayant valeur suggestive quant au terme de référence D québ. outre les mots et locutions ci-dessus, assiette, bâton, besette, bête, bibitte, bisoune, bôte, bon-homme, bourzaile, bras de vitesse, brimbale *ou* brimbale, canon, cartouche, chausse, coude, coune, cricquet, ding, douille, drigaille, flamberge, fléau, fusil, goupille, graine, guenet, guili-guili, hose, jack, kyok, moulin, note, nuce, oufouf, patente, pécure, pinuche, piscinelle, pissoute, pinoune, pompe, poteau, shaft, six-pouces, spode, swibine, tronsion, zizoune D féminin D parties externes catoncles/ moustaches, hymen, grandes/ petites lèvres, mont-de-Vénus, pénis, pubis D clitoris D nymphets D vulve D parties internes ovaires, trompes, utérus *ou* matrice, vagin

BERTAUD DU CHAZAUD

dictionnaire de synonymes et mots de sens voisin

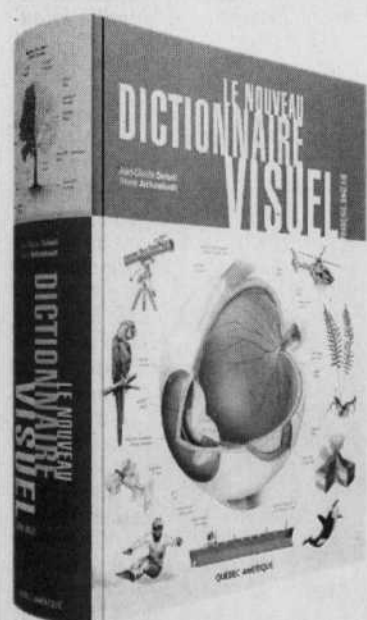
ÉDITION 2003 2004

QUARTO GALLIMARD

1876 pages, 39,95 \$

Avec ce volume de 60 000 entrées et environ 1 000 000 de synonymes, mots de sens voisin et locutions Henri Bertaud du Chazaud, le plus inventif des lexicographes, propose un outil d'un genre nouveau, inventaire inépuisable de la langue française, dont le système de renvois pousse le jeu à l'infini. Livre de référence d'autant plus indispensable qu'il retient sans préjugés, outre le vocabulaire classique, les mots et locutions appartenant aux métiers, aux patois, à l'argot, relevant de l'injure parfois, du XVI^e au XXI^e siècle.

QUARTO GALLIMARD



DICTIONNAIRES
dossier spécial
CE CAHIER SPÉCIAL
EST PUBLIÉ
PAR LE DEVOIR
Responsable
NORMAND THÉRIAULT
ntheriault@ledevoir.ca

2050, rue de Bleury, 9^e étage,
Montréal (Québec) H3A 3M9.
Tél.: (514) 985-3333



Faculté des arts et des sciences
Département de linguistique et de traduction

125 ans d'initiatives

En prenant l'initiative de l'organisation de
la 1^{re} Journée québécoise des dictionnaires, l'Université de Montréal
poursuit une tradition vieille de 125 ans.

125
A N S

Dès les années 1950, le Conseil des gouverneurs de l'Université créait un Centre de recherches lexicographiques. Aujourd'hui, le Département de linguistique et de traduction de la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal, avec un corps professoral en plein renouvellement (29 professeurs), offre un milieu particulièrement stimulant pour tous ceux et celles qui sont passionnés par la langue et la connaissance de son fonctionnement ou encore par la traduction, la terminologie ou la lexicographie.

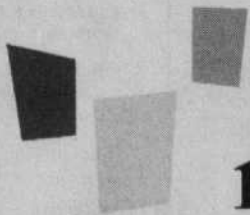
**Le Département offre une gamme complète d'activités de formation
en traduction et en terminologie :**

- > Baccalauréat (coopératif) spécialisé en traduction
 - > Majeur en traduction
 - > Microprogramme en localisation
- > Diplôme d'études supérieures spécialisées (D.E.S.S.) en traduction
- > Maîtrise professionnelle en traduction
- > Maîtrise de recherche en traduction
- > Doctorat en traduction avec option traductologie et option terminologie (seul doctorat au Québec)

Plus d'information : www.ling.umontreal.ca

www.umontreal.ca

Université 
de Montréal



1^{re} Journée québécoise des dictionnaires

COMPLET

JEUDI 9 OCTOBRE 2003

Lieu du colloque : HEC MONTREAL
Amphithéâtre IBM

COLLOQUE INTERNATIONAL
Paul Robert et les dictionnaires Le Robert :
du rêve à la réalisation

Renseignements : www.cce.umontreal.ca/colloque-robert.htm — colloque-robert@umontreal.ca

DICTIONNAIRES

Les écrivains du Robert

Mots de société

Alain Rey, coresponsable des Dictionnaires Le Robert à Paris, témoigne: «Le dictionnaire doit présenter une image réelle des communautés qu'il décrit, mais épurée dans un but d'enseignement et de compréhension: un travail scientifique d'observation en même temps qu'un certain travail politique de description.»

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

1952. Paul Robert, né en Algérie où sa famille fait partie de l'élite des propriétaires terriens avec ses plantations d'oranges, consacre ses parts d'héritage à fonder une petite maison d'édition de dictionnaires. Voulant recruter ses premiers collaborateurs à Paris, il place une annonce dans le quotidien *Le Monde*, à laquelle répond «un peu par hasard» un certain Alain Rey: «Il était question de "travaux paralittéraires" et je ne savais pas trop ce que ça voulait dire! Mais on m'a montré les essais des dictionnaires et j'ai trouvé tout cela passionnant.»

Une fois publiée la première édition du *Grand Robert*, en 1964, le fondateur se consacre de plus en plus aux affaires et de moins en moins à l'aspect linguistique. Alain Rey, son épouse Josette Rey-Debove et Henri Cottez se lancent donc dans l'élaboration du *Petit Robert*, qui sortira des presses trois ans plus tard et propulsera l'éditeur sur la carte internationale des dictionnaires de langue.

«On voulait faire revivre une tradition qui avait existé un siècle auparavant et qui consiste à décrire les mots, leur mode d'utilisation et leur illustration littéraire et culturelle, beaucoup plus que leur aspect tech-

nique propre à l'encyclopédie.» Pas étonnant que *Le Petit Robert* soit rapidement devenu un succès de pédagogie à côté des documents déjà existants. «Nos dictionnaires sont linguistiques, littéraires et culturels, martèle Alain Rey. Nous élaborons une espèce de purgatoire constitué de dizaines de milliers de mots, dont ceux qui ont une importance sociale déterminante se retrouveront dans le dictionnaire. Qu'il plaise ou non, anglicisme ou pas, lorsqu'un mot est employé partout, écrit dans les journaux, entendu à la radio, ou même dans les banlieues des grandes villes, nous sommes un peu obligés de le décrire. Mais on peut très bien le juger en le notant comme anglicisme critiqué, par exemple.»

A ceux qui reprochent à la maison Robert sa propension à introduire des mots nouveaux dans ses documents de référence, le directeur répond qu'elle en met «fort peu par rapport à tout ce qui circule, aussi, en agissant comme si la langue ne bougeait pas, ce que fait un peu l'Académie française, on risquerait d'en obtenir une image artificielle qui ne correspond pas à la vérité. Et cela vaut pour toutes les langues.»

Les langues sont malades

Le français est malade, les langues sont malades... «On entend cela partout, poursuit Rey,

mais c'est parce qu'elles sont des organismes vivants qu'elles sont malades! Les autres sont les langues mortes. Il faut donc choisir entre des maladies qu'on doit soigner, et l'état de perfection qui est un état de mort. Le latin de Cicéron est une langue parfaitement immobile... que plus personne ne parle.»

Les langues demeurent intimement liées à l'histoire du monde. Vouloir les figer signifierait leur arrêt de mort, selon le linguiste-sémologue: «Il faut plutôt les aménager, comme le signifie si bien l'expression québécoise "aménagement linguistique".» Rey se dit d'ailleurs très influencé par les attitudes linguistiques québécoises, en particulier dans le domaine de la terminologie: «Un secteur à surveiller, au Québec, pour éviter l'inondation d'américanismes, mais fort utile d'autre part dans l'évolution du langage technique et scientifique, indépendamment de l'origine des mots.» Pour lui, le Québec offre de l'observation de terrain dans une situation de contact de langues et de défense contre l'influence de l'anglais.

Mais quelle langue n'est pas soumise à la puissance de l'anglais actuellement? «Toutes les langues reculent par rapport à l'anglais, expose-t-il. On peut s'interroger là-dessus et réagir négativement à l'impérialisme américain. On aimerait bien qu'il déclinent un peu, pour paraphraser Arcand! Cela dit, le français n'a pas la diffusion de l'anglais, soit, mais ça ne veut pas dire qu'il se meurt, comme certains le pensent.»

De beaux problèmes, donc, pour les linguistes et lexicographes du monde. La France, elle, poursuit Alain Rey, est davan-



Alain Rey

ARCHIVES LE DEVOIR

tage absorbée par des problèmes d'histoire littéraire ou la réalisation d'énormes dictionnaires comme le *Trésor de la langue française*, «pour lequel on a dépensé tout l'argent du CNRS, alors qu'on aurait mieux fait de se consacrer à des études sur la sociologie du français».

Un langage codé

Les nouveaux langages imposés par les technologies de la communication constituent un autre beau chantier d'étude. Malgré leur influence négative sur la maîtrise de l'écriture, Alain Rey y discerne des aspects intéressants: «Les gens, y compris des intellectuels, sont de plus en plus paresseux et s'en remettent à des correcteurs orthographiques et syntaxiques, c'est vrai. En même temps, on observe un retour à l'écriture par rapport à une civilisation qui se dirigeait plutôt vers l'oralité.»

Avec Internet, poursuit-il, «des individus qui n'écrivaient plus du tout

se remettent à le faire». Et cette langue écrite se rapprochant de l'oral, «on ne retrouve plus ce trou énorme, autrefois socialement dramatique, entre la langue parlée spontanée des gens peu scolarisés et la langue écrite et apprise des élites. Évidemment, il faut en payer le prix: la qualité suprême, la très belle écriture devient très rare. Par ailleurs, à l'époque où l'on disait que les gens écrivaient merveilleusement, aux XVII^e et XVIII^e siècles notamment, il y avait aussi beaucoup d'illettrés.»

Tout cela n'est pas simple et les jeunes qui utilisent aujourd'hui le langage codé d'Internet, un peu ludique aussi, auront acquis dans 10 ou 15 ans d'autres habitudes d'expression écrite et orale une fois intégrés dans un cadre social et professionnel. «Les langues sont toujours en danger», tranche Alain Rey.

Le sémiologue se consacre actuellement à l'élaboration d'un dictionnaire à la fois linguistique, culturel et symbolique, présentant l'histoire de la philosophie et des objets, par exemple, qui fera au moins trois volumes et devrait paraître dans un peu plus d'un an: une première. Entre-temps, il tient une chronique quotidienne sur France-Inter, abordant chaque jour un mot dans son origine et son usage: «C'est linguistique, sémantique, mais ça finit aussi par être politique.» On l'aurait juré...

Celui qui a *Le Mot de la fin* tous les matins en ondes, comme l'indique le titre de ses topos radiophoniques, n'aura jamais le dernier mot dans ses dictionnaires: au grand bonheur des usagers, ceux-là se tiennent plutôt en mouvance, tout comme la langue qu'ils reflètent.

Le commerce des mots

Un marché annuel de vingt millions de livres

«Le dictionnaire est sans doute le livre qui pénètre le plus profondément dans les différentes couches de la société, avec la Bible et les livres de cuisine», affirme Pierre Varrod, le directeur général des Éditions Le Robert. De fait, leurs ventes constituent un marché important, notamment au Québec et en France, où quatre éditeurs dominent la concurrence.

MARTIN KOUCHNER

Larousse, en tête, Le Robert, Hachette et Québec Amérique écoulent plus de 20 millions d'exemplaires par an. Au Québec même, Larousse domine assez largement avec environ 600 000 ventes contre 35 000 pour le *Multidictionnaire*, le seul ouvrage local.

La hiérarchie actuelle s'est d'ailleurs établie sur le long cours, en grande partie grâce à la notoriété acquise par les ouvrages lors de leur parution. «Le Robert a apporté une nouvelle richesse, Paul Robert était un grand spécialiste et ses successeurs, Alain Rey et Josette Rey-Debove, deux grands experts. Moi, j'ai travaillé pour le Multidictionnaire avec Jean-Claude Corbeil et Marie-Eva de Villers, des professionnels respectés. Sans leur expertise et leur réputation, je ne me serais jamais lancé dans l'aventure», affirme à ce propos Jacques Fortin, le p.-d.g. de Québec Amérique.

Répondre à la demande

Depuis la parution du premier *Larousse* en 1856 puis du *Littre de la langue française* en 1872, nos dictionnaires ont connu d'importantes refontes, tant dans la

forme que sur le fond. Avec toujours pour priorité de coller aux attentes des usagers. «Il y a 40 ans, une partie importante d'entre eux connaissaient le grec et le latin; ce n'est plus le cas aujourd'hui et il a fallu s'y adapter», note Pierre Varrod.

Ainsi, les Éditions Le Robert et Larousse ont extrait la quintessence de leurs œuvres respectives pour produire *Le Petit Robert* et *Le Petit Larousse* dans les années 1960, mais depuis lors, le choix des mots, leurs définitions, les exemples ont été simplifiés — dans une certaine mesure. Ainsi, *Le Petit Robert* offre désormais des encadrés étymologiques pour restaurer les liens qui se tissent entre les mots et en faciliter la compréhension par tous.

En plus de réécrire partiellement leurs volumes, les éditeurs ont multiplié les gammes de produits. Il y a dix ans à peine, un seul dictionnaire servait pour toute la famille. Aujourd'hui, les Éditions Larousse comptent une quinzaine de tomes différents afin de s'adapter à chaque lecteur, avec des tarifs allant de 8 \$ à 1300 \$, la cible privilégiée étant le milieu scolaire. Chaque année, en effet, environ 60 % des ventes

réalisées se concluent entre les mois de septembre et décembre, avec deux points culminants: les rentrées scolaire et universitaire et les fêtes de fin d'année. «Le système éducatif constitue le segment essentiel de nos ventes», confirme Chantal Lambrecht, la directrice du département Langue française et ouvrages périscolaires aux Éditions Larousse.

Jeunes et vieux

De fait, chaque maison a publié des dictionnaires destinés à des tranches d'âge bien définies. Par exemple, les 7-11 ans bénéficient d'un outil spécifique chez Larousse, le *Larousse junior*, comportant 20 000 définitions agrémentées d'exemples plus nombreux et d'images. «Pour un éditeur, acquiescer une légitimité chez les 6-8 ans peut aussi convaincre les plus grands que ses livres sont bons», confirme Mme Lambrecht.

A l'opposé, les encyclopédies en dix volumes, commercialisées par courtage, ne se vendent plus guère. Ce sont les seules à avoir pâti de la «révolution du numérique». «En 1994, lorsque Microsoft a sorti son Encarta, nous avons tous eu peur. Tout le monde s'est jeté sur le numérique et certains ont perdu beaucoup d'argent», se souvient Mme Lambrecht. Seules les maisons qui ont parié sur la complémentarité de deux supports ont réalisé des profits.

Le support cédérom représente aujourd'hui des chiffres de vente marginaux, à peine 10 %, par

exemple, pour les Éditions Le Robert. «Le cédérom et Internet sont devenus des éléments de promotion, le livre reste l'outil idéal en raison de sa disponibilité», affirme Jacques Fortin. Résultat: depuis qu'il vend ces nouveaux produits, le p.-d.g. des Éditions Québec Amérique a constaté une augmentation de ses ventes de papier.

Paradoxalement, le numérique a plus profité à la conception des dictionnaires. Désormais, ceux-ci sont entièrement réalisés grâce à cette technologie et la tâche de

ses auteurs en est simplifiée. Quant aux futurs changements, M. Fortin promet qu'ils viendront du Québec. L'éditeur du *Visuel* et du *Multidictionnaire* prépare dans le plus grand secret la sortie d'un dictionnaire thématique «révolutionnaire». Celui-ci contiendra 32 000 thèmes permettant au lecteur de cerner plus rapidement l'ensemble du champ lexical se rapportant au sujet qui l'intéresse, facilitant du même coup ses recherches. Premières sorties prévues au printemps 2004...

CTIC

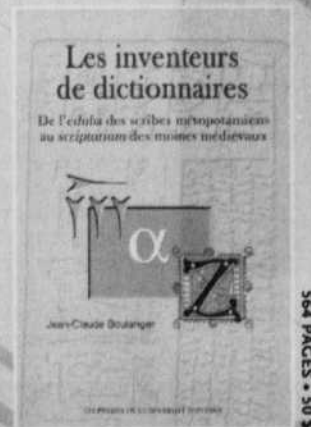
Le Conseil des traducteurs et interprètes du Canada (CTIC) est formé de 12 organismes membres, qui regroupent plus de 3300 langagiers au Canada. Il vise à contribuer au progrès et à la promotion des professions langagières, et à mettre à la disposition du public un bassin de professionnels compétents en matière de traduction, d'interprétation et de terminologie.

Pour plus de renseignements sur le CTIC : www.synapse.net/~ctic/



LE CONSEIL DES TRADUCTEURS ET INTERPRÈTES DU CANADA
La voix de plus de 3300 traducteurs et traductrices, terminologues et interprètes agréés au Canada
CANADIAN TRANSLATORS AND INTERPRETERS COUNCIL
Speaking for more than 3,300 certified translators, interpreters and terminologists in Canada

Que de découvertes dans cette histoire du dictionnaire!



JEAN-CLAUDE BERGERON

Les inventeurs de dictionnaires

De l'eduba des scribes mésopotamiens au scriptorium des moines médiévaux

EN LIBRAIRIE EN OCTOBRE

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA
Distribution Fides

Guérin

LA MAISON DES DICTIONNAIRES

BBC - English Dictionary
35,20 \$ 1374 pages

Dictionnaire actuel de l'éducation
Renald Legendre
60,75 \$ 1536 pages

Dictionnaire biographique Guérin
Québec - Canada / 2000
Claude Lamarche, Jacques Lamarche
30 \$ 376 pages

Dictionnaire de géomorphologie à caractère dimensionnel
Michel Brochu, Jean-Pierre Michel
42,60 \$ 320 pages

Dictionnaire des cooccurrences
Jacques Beauchêne
37 \$ 408 pages

Dictionnaire des noms d'arbres
Marie-Paule Desjardins-Tison
24,25 \$ 210 pages

Dictionnaire des noms propres géographiques du Québec
Renald Tremblay
29,10 \$ 384 pages

Dictionnaire des penseurs pédagogiques
Marc-Aimé Guérin
29,40 \$ 372 pages

Dictionnaire des poètes d'ici de 1606 à nos jours
Réginald Hamel, Marc-Aimé Guérin
46,75 \$ 1072 pages

Dictionnaire des symptômes
Dr Joan Gomez
36,40 \$ 602 pages

Dictionnaire des termes géographiques contemporains
Raoul Elongue Mayer, Yann Roche, Dieudonné Mouafo
49,50 \$ 352 pages

Dictionnaire Dumas
Réginald Hamel/Pierrette Méhé
95 \$ 1040 pages

Dictionnaire du scrabble experts
Clement Fluet
18,20 \$ 232 pages

Dictionnaire «Écrire en anglais»
Marcel Siguin
36,40 \$ 464 pages

Dictionnaire encyclopédique des mots croisés
Tome I - 2, 3 et 4 lettres
Roland Godin
18,70 \$ 242 pages

Dictionnaire encyclopédique des mots croisés
Tome II - 5 lettres
28 \$ 576 pages

Dictionnaire encyclopédique des mots croisés
Tome III - 6 lettres
28 \$ 552 pages

Dictionnaire encyclopédique des mots croisés
Tome IV - 7 lettres
28 \$ 848 pages

Dictionnaire encyclopédique des mots croisés
Tome V - 8 lettres
28 \$ 638 pages

Dictionnaire encyclopédique des mots croisés
Tome VI - 9 lettres
28 \$ 512 pages

Dictionnaire encyclopédique et historique des patriotes
1837-1838
Alain Messier
29,95 \$ 608 pages

Dictionnaire étymologique des noms d'oiseaux du Canada
L. Gary Donovan/Henri Ouellet
48,60 \$ 350 pages

Dictionnaire pratique de lecture
Pierre Rousseau
18,20 \$ 106 pages

Dictionnaire québécois français
Lionel Meney
60 \$ 1920 pages

Lexique des termes d'art
Julie Adeline
32,95 \$ 422 pages

Lexique mathématique
Jean-François Vincent
18,20 \$ 192 pages

Mon ami le dictionnaire
Marielle T. Boulianne,
Lise B. Caron et Céline D'Auteuil
20,00 \$ 188 pages

Mon grand vocabulaire en images
André Dion
20 \$ 186 pages

Mon premier dictionnaire français illustré
Nathalie Elliott
35 \$ 1200 pages

Mon premier vocabulaire
Louise Girard et Isabelle Grondin
19,90 \$ 192 pages

My First English Dictionary
Jacques Beauchêne
11,95 \$ 608 pages

Petit dictionnaire chronologique illustré des empereurs romains
Mario J.A. Bartolini
10,95 \$ 232 pages

Petit dictionnaire illustré du patrimoine québécois
Lorraine Lévesque
11,85 \$ 64 pages

Petit Guérin express
Gérald Langlois
25 \$ 796 pages

The / Le Ligakon
Jean A.-H. Bourget
50,95 \$ 410 pages

À paraître

Dictionnaire de la langue du Moyen Âge
V. Émond, P. Groult et G. Muraille

Dictionnaire des synonymes pour amateurs de mots croisés
Jean-Jacques Picard

Dictionnaire orthographique essentiel
Nathalie Elliott



Guérin

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Courriel: france@guerin-editeur.qc.ca
www.guerin-editeur.qc.ca

LA PLACE
DU DICTIONNAIRE
DANS L'ÉDUCATION

Le mardi 7 octobre 2003
de 19 h à 21 h
au STUDIO-THÉÂTRE
ALFRED-LALIBERTÉ
405, rue Sainte-Catherine Est



point de vue

PARTICIPANTS

MARIE-EVA DE VILLERS
(MULTI DICTIONNAIRE - ED. QUÉBEC-AMÉRIQUE)
MICHEL THERRIEN
(DICTIONNAIRE DES SYNONYMES ET ANTONYMES - ED. FIDES)
PASCALE LEFRANÇOIS
(PROF. FACULTÉ DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION)
- DIDACTIQUE, U de M.)
MONIQUE LEBRUN
(PROF. DÉP. DE LINGUISTIQUE ET DE DIDACTIQUE
DES LANGUES - MEMBRE DU CIRADE) UQAM

MODÉRATEUR

PAUL PUPIER
(PROF. DIRECTEUR-ADJOINT DU MODULE PROGRAMMES
SCIENCES DU LANGAGE) UQAM



Les grands événements

Lexi-tech International

La traduction à son meilleur.

www.lexitech.ca

Tél.: 1 800 567-2126

Tél.: (450) 973-5650

DICTIONNAIRES

Le Québec et la langue française

Agir d'office

Terminologie, affichage, francisation des lieux de travail... Depuis sa création en 1961, l'Office de la langue française a assumé son rôle de défenseur et de promoteur de la langue de multiples façons. Pourtant, aux dires de la présidente-directrice générale de l'organisme, Nicole René, «les défis à relever sont encore immenses».

La raison d'être de l'Office au moment de sa création était de travailler sur la terminologie et l'avancement de la langue. Après, se sont ajoutés le mandat de la francisation des lieux de travail, puis celui du respect de la Charte de la langue française. Pour toutes ces raisons, l'Office est tout autant actif aujourd'hui qu'au commencement. En fait, précise Nicole René, «nous sommes, aujourd'hui plus que jamais, face à de très gros défis, dont celui d'assurer l'intégration linguistique des immigrants».

Parce qu'à peine le quart des nouveaux arrivants sont des enfants, l'intervention de l'Office auprès des immigrants se concentre dans les milieux de travail. L'organisme s'assure notamment que les entreprises reconnaissent le droit des travailleurs à évoluer dans un environnement francophone. Il mesure les habiletés linguistiques des dirigeants et impose dans certains cas la mise en place d'un programme de francisation. Il peut aussi diriger les employés qui ne parlent pas français vers le ministère de l'Immigration pour leur permettre d'apprendre la langue de la majorité. Un travail de titan qui, Nicole René l'avoue, donne jusqu'à présent des résultats mitigés. «D'une manière générale, dans les entreprises syndiquées, le droit des employés à travailler en français est davantage respecté, mais il y a encore beaucoup de sensibilisation et d'éducation à faire dans les autres entreprises. L'Office peut intervenir, mais si les travailleurs ne voient pas l'intérêt de parler en français, l'action ne mènera nulle part. C'est malheureusement ce qui produit dans de nombreux cas. Et puis il y a tellement de mouvements — des achats, des ventes d'entreprises — que tout est à refaire constamment».

En fait, confie-t-elle, de nombreux établissements d'enseignement publics contrevenaient eux-mêmes à certaines dispositions de la loi en utilisant des logiciels de langue anglaise pour l'enseignement, alors que le même logiciel est disponible en français. «Les outils de travail sont des éléments majeurs dans la francisation des lieux de travail. S'ils existent en français, il n'y a aucune raison qu'ils ne soient pas utilisés. Nous avons fait beaucoup d'interventions en ce sens, mais ce n'est pas gagné là non plus».

Chien de garde de la langue

Si certains champs d'intervention semblent donner du fil à retordre à l'Office, d'autres semblent au contraire aller de soi. Aussi, de l'avis de la présidente-directrice générale, des progrès majeurs ont été notés en matière d'affichage et de respect de la Charte de la langue française. «Les plaintes en lien avec le non-respect de la Charte ont évolué énormément au fil des ans. Pendant très longtemps, la majorité des plaintes effectuées étaient en lien avec l'affichage. Aujourd'hui,

les plaintes portent plutôt sur l'étiq-
uette ou la langue des manuels
d'instructions. Tout le battage qui
s'est fait et l'introduction de la règle
de la nette prédominance du fran-
çais ont permis de faire avancer les
choses. La population en général
porte maintenant son attention sur
un autre niveau de francisation.
C'est le meilleur signe que, si la ba-
taille reste toujours à faire en termes
d'affichage, des gains appréciables
ont été accomplis. Je pense qu'on
peut dire sans se tromper que, de-
puis les années 1990, la situation
s'est grandement améliorée.» Les
plaintes déposées n'en sont pas
moins nombreuses. En 2002-2003,
plus de 3500 plaintes ont été re-
cueillies et traitées par l'Office.

Parallèlement au traitement des
plaintes, l'Office continue par
ailleurs d'assurer un certain déve-
loppement terminologique pour
l'ensemble du Québec. Aussi, si
l'organisme ne compte plus, com-
me par le passé, sur les services
d'une horde de terminologues, il
n'en continue pas moins d'émettre
régulièrement des opinions sur
l'emploi des mots et leur sens. En
cela, l'Office bénéficie d'ailleurs, se-
lon Nicole René, d'une notoriété
sans égale auprès de la population.
«Nous avons fait des sondages pour
mesurer la perception qu'ont les gens
de notre mandat et de notre façon
de l'assumer. De façon générale, les
Québécois ne contestent absolument
pas notre légitimité dans ce domai-
ne. Quand il s'agit d'usage du fran-
çais ou de qualité de la langue, les
Québécois sont friands de nos inter-
ventions. C'est notable. À travers les
ans, je demeure d'ailleurs persuadée
que tout le travail effectué a permis
d'améliorer d'une certaine façon la
qualité de la langue».

Hormis le service de consulta-
tion toujours disponible, l'Office
propose aussi des services de réfé-
rences gratuits dans Internet, no-
tamment au moyen du Grand Dic-
tionnaire terminologique et de la
Banque de dépannage linguistique.
Des services hautement appréciés,
s'il faut en juger par le niveau de
fréquentation du site établi à plus
de 3 millions de requêtes par mois.
Heureuse des gains réalisés, Ni-
cole René insiste tout de même
beaucoup sur l'ampleur du travail
qui reste à faire. «Le problème avec
l'affirmation du français, c'est que ça
passe par un ensemble de petits gestes,
de petites occasions. Si, pour une ra-
ison ou une autre, on laisse passer une
occasion ou on banalise une situation
en se disant que «ce n'est pas parce
que les instructions fournies sont en
français que l'on parlera mieux», on
manque une belle occasion de faire
une différence et on finit par abdi-
quer. Une langue, c'est une façon de
penser, de travailler, d'aimer, une fa-
çon de vivre. C'est une expression de
soi. C'est ce à quoi nous croyons à
l'Office et que nous nous efforçons de
promouvoir, mais il y a encore beau-
coup à faire pour que ce soit partagé
par l'ensemble de la population.»

G. B.

Longtemps considérée com-
me la chasse gardée des ter-
minologues et érudits fran-
çais, la normalisation de la
langue s'ouvre sur d'autres
horizons. En fait, avec son
Multidictionnaire de la
langue française et son
Grand Dictionnaire terminologique, le Québec s'impose
de plus en plus à l'échelle de
la francophonie comme un
précurseur en la matière.

GUYLAINE BOUCHER

«Je revenais à peine d'un congé
sabbatique d'un an à l'Office
lorsque j'ai aperçu, tout près des as-
censeurs, des boîtes émanant du ser-
vice de consultation avec la mention
«À jeter». Il y avait là 40 000 fiches
de consultation, 40 000 demandes
placées par des Québécois par rap-
port à la langue. Je me suis dit qu'il y
avait là un besoin non comblé
puisque, bien que ces gens aient des
dictionnaires, ils étaient tout de
même prêts à attendre une vingtai-
ne de minutes pour parler à un ter-
minologue. L'idée de mettre au
point une nouvelle forme de diction-
naire qui permettrait de répondre à
ces besoins est née ce jour-là», ex-
plique avec simplicité Marie-Eva
de Villers, celle qui se cache der-
rière le Multidictionnaire.

C'était il y a 15 ans. Depuis, le
succès de l'ouvrage en librairie ne
laisse en effet aucune ambiguïté
sur les besoins existants pour ce
genre d'outil. Au total, après quatre
éditions, un peu plus d'un demi-mil-
lion d'exemplaires du Multidiction-
naire ont été vendus au Québec
seulement. Un succès que Marie-
Eva de Villers attribue à l'accessibi-
lité de l'ouvrage. «L'idée derrière le
Multi était de réunir dans un seul
ouvrage et par ordre alphabétique le
plus de renseignements possibles sur
les mots, que ces renseignements
soient de nature orthographique, sé-
mantique, syntaxique ou typogra-
phique. Même les formes fautes et
les québécoismes y sont. Je voulais un
dictionnaire qui soit adapté aux be-
soins réels qu'ont les Québécois.»

Les résultats obtenus ont rapide-
ment dépassés ses attentes. Inté-
ressée par l'ouvrage, la maison La-
rousse a, de fait, dès 1989, coédité
et distribué une version adaptée du
Multidictionnaire. Vendu en librairie
pendant cinq ans, soit jusqu'en
1994, le Dico pratique s'est écoulé à
environ 80 000 exemplaires dans
l'Hexagone. Heures retournées
pour un ouvrage pensé et produit
par et pour des Québécois. «Lorsque
Larousse nous a approchés, j'étais
évidemment ravie mais aussi un peu
surprise. J'ai vraiment travaillé en
partant des difficultés que rencon-
trent les Québécois. Évidemment, si

Le Québec se taille une place enviable

Le double succès du Multidictionnaire
et du Grand Dictionnaire terminologique



ARCHIVES LE DEVOIR

Au lancement du Multidictionnaire en 1988, les auteurs québécois de dictionnaires, Marie-Eva de Villers et Jean-Claude Corbeil, encadrent leur éditeur, Jacques Fortin, de Québec Amérique.

certaines formes fautes sont
propres à nous, propres à l'Amérique
du Nord en raison des interférences
entre le français et l'anglais qui y co-
habitent, les difficultés orthogra-
phiques et syntaxiques, elles, concer-
nent tous les francophones. Les adap-
tations à l'ouvrage ont d'ailleurs été
somme toute mineures.»

Différents modes de présenta-
tion de l'information dans l'ouvrage
ont aussi été repris par certains ou-
vrages européens, dont le fait de re-
grouper les locutions après la défini-
tion du mot.

Modeste, la terminologue refuse
pourtant d'affirmer que son travail
ait pu influencer la façon de faire et
de concevoir les ouvrages de réfé-
rence en français, encensant au
passage «la longue et enviable tradi-
tion française» dans le domaine.
«Les dictionnaires s'empruntent un
peu tous les uns aux autres et c'est
très bien ainsi. Personnellement, je
n'oserais pas prétendre qu'on a pu
avoir une certaine influence.»

Le français... en ligne

En fait, selon Marie-Eva de Vil-
lers, si le Québec s'impose de
quelque façon que ce soit dans la
francophonie, c'est plutôt au tra-
vail effectué par l'Office de la
langue française et à son Grand
Dictionnaire terminologique
(GDT) qu'on le doit.

Héritier des grands chantiers ter-
minologiques menés au Québec au
cours des années 1970, le Grand
Dictionnaire terminologique regrou-
pe aujourd'hui plus de trois millions
de termes. Des termes spécialisés,
pour la plupart issus de différents
champs de pratique professionnelle
dont la santé, la comptabilité, la ges-
tion et bien d'autres encore. Sa prin-
cipale particularité reste toutefois

d'être disponible entièrement et
gratuitement dans Internet.

Directeur de l'information et de
l'administration à l'Office de la
langue française, Gilles-Louis Ra-
cine parle de l'aboutissement d'un
travail de longue haleine. «Nous fai-
sions depuis toujours des documents,
des lexiques en format papier, et à un
moment donné est venue l'idée de
créer une banque de données ter-
minologique. C'était en 1967, tout ça a
évolué depuis, bien sûr.»

En fait, le Grand Dictionnaire ter-
minologique a connu diverses
formes. D'abord réservé aux ter-
minologues de l'Office seulement, la
banque a été peu à peu rendue dis-
ponible par abonnement sur cédé-
rom, puis en ligne au moyen d'Inter-
net, mais toujours moyennant une
certaine contribution financière.
C'est en 2000 que le Grand Dic-
tionnaire tel qu'il existe en ce moment,
soit sur une base gratuite, a pris forme.
Selon Gilles-Louis Racine, «il ne
cesse d'ailleurs d'évoluer depuis».

Le rayonnement de l'outil ne fait
aujourd'hui plus aucun doute. Plus
de 3,4 millions de requêtes sont en
effet adressées au site Internet par
mois. C'est ainsi quelque 20 000 vi-
siteurs uniques par jour qui consul-
tent le site. Du jamais vu pour un
site aussi spécialisé.

Mondialisation oblige

Et ça promet d'être encore plus
bientôt, selon le directeur de l'infor-
mation et de l'administration. C'est
que le GDT fera bientôt peau neuve.
Déjà bilingue (anglais/français),
d'ici six à dix mois le site four-
nira en effet de l'information ter-
minologique en de multiples langues.
Le portugais, l'espagnol, l'italien, le
chinois, aucune langue n'est ex-
clue. En fait, explique Gilles-Louis

Racine, «en autant que la terminologie
soit disponible, toutes les langues
pourront être représentées. Évidem-
ment, nous ne ferons pas la re-
cherche nous-mêmes, mais au moyen
d'ententes avec des pays ou des ins-
titutions, des universités notamment,
nous pourrions rendre l'information
disponible sur le site. Il suffit de par-
ler aux pays européens pour savoir
que les sites terminologiques bi-
lingues sont dépassés. Avec la mon-
dialisation et la ZLEA, nous sommes
vraiment dans un environnement
multilingue. Nous ne voulons pas
passer à côté de cette occasion».

Déjà des ententes ont été
conclues avec la Chine, le Mexique
et le Brésil, ce qui devrait per-
mettre de rendre certains termes
disponibles en chinois, espagnol et
portugais. Ultérieurement, des illus-
trations et de courts extraits sonores
pourraient aussi se greffer au
Grand Dictionnaire. Les termes
émanant des pays africains pour-
raient aussi être intégrés au GDT.
«En collaboration avec l'Agence in-
ternationale de la francophonie,
nous avons déjà établi qu'un outil
comme celui-là serait grandement
utile pour la promotion de la langue
dans plusieurs pays africains. Ce
sera la contribution de l'Office à la
francophonie mondiale.»

Une contribution que Marie-Eva
de Villers qualifie de très importan-
te. «Grâce à l'Office et au Québec,
environ trois millions de termes se-
ront diffusés tout autour de la plan-
ète entièrement gratuitement. Le tra-
vail qui s'est fait dans les années
1960 et 1970 en matière de terminologie
au Québec est vraiment exem-
plaire et aujourd'hui nous pouvons
en faire profiter l'ensemble de la fran-
cophonie. Pour cela l'influence du
Québec est majeure.»

Une mission universitaire

La première Journée québécoise des dictionnaires rassemblera
les plus grands spécialistes de la lexicographie francophone. Présen-
té en étroite collaboration avec l'Université de Montréal, ce collo-
que se déroulera à l'amphithéâtre IBM des HEC-Montréal.

RÉGINALD HARVEY

Pour le vice-recteur à la planifica-
tion et aux relations internatio-
nales de l'université, François Du-
chesneau, il allait de soi que l'université
s'implique dans cette jour-
née Paul Robert. «Grosso modo,
c'est une activité qui met en valeur
certains de nos professeurs. Monique
Cormier est la grande organisatrice
de l'événement et elle est une cher-
cheuse tout à fait connue dans notre
institution. Il s'agit d'une activité cen-
trale qui s'inscrit parfaitement dans
le programme d'enseignement et de
recherche du département de linguis-
tique et de traduction. Il nous sem-
blait normal de nous associer à cette
journée de façon directe.»

Qui dit dictionnaire dit mots et
langue. Comment s'inscrit le fran-
çais dans un endroit de haut savoir
comme l'Université de Montréal?
Représente-t-il une valeur primor-
diale? «À titre de principale univer-
sité francophone en Amérique du
Nord, nous sommes engagés dans
un processus à long terme, qui
consiste à affirmer notre identité
linguistique, à préserver d'une cer-
taine manière la qualité de la
langue dans notre institution et aus-
si à transmettre le vécu de cette
langue et sa constante transforma-
tion à nos clientèles étudiantes.»

La place du français

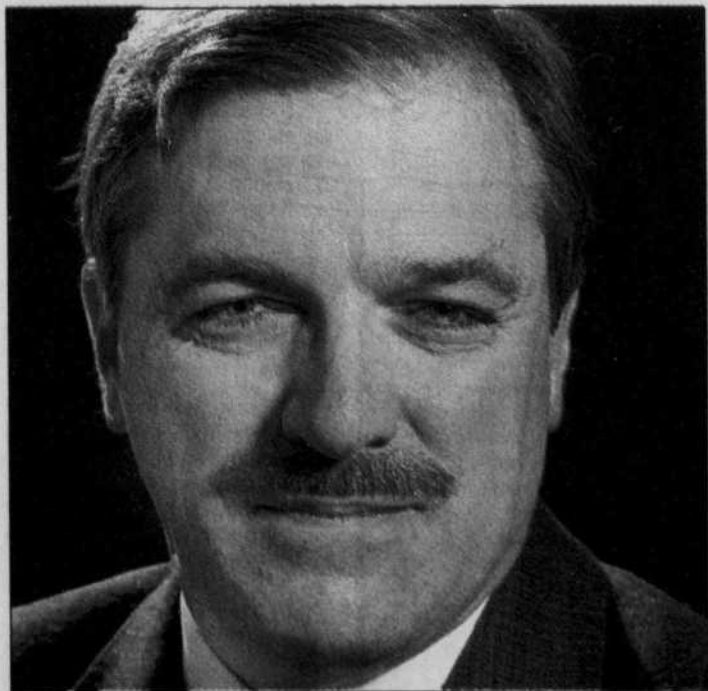
M. Duchesneau pose un bé-
mol au sujet de l'espace occupé

par le français dans le monde uni-
versitaire: «Il est exact qu'il y a un
rayonnement de la francophonie,
mais il faut prendre en considéra-
tion que ce monde fonctionne dans
une grande partie de ses disci-
plines essentiellement avec la
langue anglaise. Nous sommes
tous au fait de la chose et, dans
certaines de ces disciplines, la pra-
tique de publication en anglais de
nos professeurs est parfaitement
consacrée — et acceptable dans la
mesure où la reconnaissance inter-
nationale passe par là.» Cela dit, il
apporte une précision: «Nous
sommes bien placés pour recon-
naître que le monde universitaire
est extrêmement diversifié à l'échelle
internationale et que la filière
ou le réseau francophone est une
réalité très importante.»

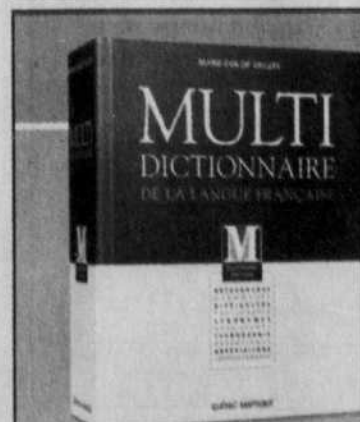
Le colloque à venir servira à se
rapprocher de la communauté uni-
versitaire de la France: «Évidem-
ment, nous partageons la même

langue et nous avons des liens mul-
tiples avec ce pays. Il est indiscu-
table que les universités québécoises
sont de façon générale extrêmement
liées aux universités françaises à
plusieurs titres, dont ceux des
échanges d'étudiants et de la mobi-
lité professorale, qui jouent considéra-
blement entre les réseaux universi-
taires. Qui plus est, notre présence
dans cette francophonie est très im-
portante à l'Université de Montréal;
de ce point de vue, les relations avec
la France se trouvent bien servies
par un événement comme celui
dont on parle.»

Il adresse finalement ce messa-
ge aux gens du colloque: «Vous
travaillez à une œuvre d'une très
grande importance pour la commu-
nauté linguistique francophone de
façon générale et également pour
l'Université de Montréal, qui accorde
un intérêt majeur à des dévelop-
pements relatifs à l'évolution de la
langue française dans le monde.»



SOURCE UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Le vice-recteur à la planification et aux relations internationales de l'Université de Montréal, François Duchesneau.



Plus d'un demi-million d'exemplaires vendus

MULTIDICITIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISE

Nouvelle édition

- plus de 2000 nouvelles entrées
- 3000 articles remaniés et enrichis

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Marie-Eva de Villers

